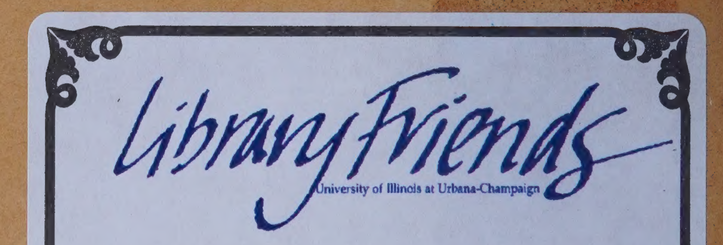
teur SURBLED

LA VIE DE JEUNE HOMME

Deuxième édition revue et augmentée

PARIS
A. MALOINE, ÉDITEUR
23-25, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 23-25

1903


Library Friends
University of Illinois at Urbana-Champaign





Abbé Chamayou

LA

VIE DE JEUNE HOMME

DU MÊME AUTEUR

Hygiène pour tous, 1 vol. in 18. Retaux.
Le Cerveau, 2e mille, 1 vol. in-18. Retaux.
Le médecin devant la conscience, 1 vol. in-32. Retaux.
Le même, traduction italienne par le Dr Murino.
La morale dans ses rapports avec la médecine et l'hygiène, 9e édition, 4 vol. in-18. Retaux.
Le Problème cérébral, 2e édition, 1 vol. in-16. Masson.
Le Sommeil, in-8. Sueur-Charruey.
Eléments de psychologie, 2e édition, 1 vol. in-16. Masson.
La Volonté, in 8. Sueur.
La Doctrine des localisations cérébrales, in-8. Sueur.
La Folie, in-8. Sueur
L'intelligence et les lobes frontaux du cerveau, in 8. Sueur.
Le Rêve, 2e édition, 1 vol. in-12. Téqui.
La Volition animale, in-8. Sueur.
L'Imagination, in-8 Sueur.
La Vie à deux, 2e édition, 1 vol. in-16. Maloine.
La Mémoire. 2e édition, 1 vol. in-12. Téqui.
Centres cérébraux et images, in-8. Sueur.
Le Cerveau et le siège de la sensation, in-8. Sueur.
Le Tempérament, 2e édition, 1 vol. in-12. Téqui.
Genèse cérébro psychique et langage articulé, in 8. Sueur.
Neurones cérébraux et psychisme transcendant, in-8. Sueur.
La main et le cerveau, in-8. Sueur.
Cerebrologia juxta recentiorum inventa et hypotheses. in-12.
Spiritualisme et spiritisme, 2e édition, 1 vol. in-12. Téqui.
Pour ou contre l'hypnotisme, in-8. Sueur (épuisé).
Unité ou dualité cérébrale, in-8. Sueur.
Le diable et les sorciers, in 8. Sueur.
La Sueur de sang, in-8. Sueur.
Les Photographies d'esprits, in-8. Sueur.
Le diable et les médiums, in-8. Sueur.
Les effluves humains, in-8. Sueur.
Hantise, in-8. Sueur.
Les frontières du surnaturel, in-8. Sueur.
Une nouvelle théorie sur le cervelet, in-8. Sueur.
Hallucination, in-8. Sueur.
Le mécanisme du sommeil, in-8. Sueur.
Pourquoi dormons-nous ? in-8. Sueur.
La raison, in-8. Sueur.
La Vie affective, 1 vol. in-18. Vitte.
La conscience, in-8. Sueur.
La lévitation, iu 8. Sueur.
Spirites et médiums, 2e édit., 1 vol. in-12 Amat.
Débordements de physiologie, in 8. Sueur.
L'Ame et le cerveau, in-8. Sueur.
Le secret des sourciers. in 8. Sueur.
L'Amour sain, 1 vol. in-8. Maloine.
Médecine sans médecin, 1 vol. in-18. Bloud.
La Vie de jeune fille, 1 vol. in-16. Maloine.
Qu'est-ce que l'hystérie ? in 8. Sueur.
Télégraphie et Téléphonie sans fil, in-8. Sueur.

Docteur SURBLED

LA VIE DE JEUNE HOMME

Deuxième édition revue et augmentée

PARIS
A. MALOINE, ÉDITEUR
23-25, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 23 25

1903

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Voici une nouvelle édition, revue et augmentée, de la Vie de jeune homme, *parue il y a quelques mois et déjà épuisée. C'est un succès qui compte, et dont nous sommes fier, moins pour nous que pour les idées que nous défendons et qui nous sont chères. Notre plus grande, notre plus douce joie vient des remerciements émus, chaleureux, que ce livre nous a valus de la part d'hommes de toutes les conditions sociales. Leur témoignage nous est précieux, nous encourage et nous comble.*

Un auteur s'estime heureux — et largement récompensé de ses peines — s'il obtient l'approbation et la reconnaissance des honnêtes gens, s'il aide à les soutenir et à

les diriger dans le rude sentier du devoir. Combattre utilement l'erreur et le vice, défendre et propager le bien, c'est l'office — et l'honneur — de tout homme qui tient une plume et se respecte : nous espérons y être toujours fidèle.

L'écrivain a charge d'âmes.

Que notre main s'arrête plutôt que de trahir les saintes causes qui font la force et le salut de la société, la vérité, la justice, l'honneur, la pureté, la liberté ; que cette main se dessèche plutôt que de ne pas reconnaître, servir et faire aimer Dieu, notre principe et notre fin, ce Père céleste qui nous a tout donné et qui par surcroît s'est donné Lui-même dans l'ineffable sacrement de son amour !

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

La *Vie de jeune homme*, c'est, pour beaucoup, la vie d'amusements et de coupables plaisirs dans la débauche. Pour nous et pour tous ceux qui raisonnent, c'est la vie sage et réglée dans la continence, en attendant l'heure du mariage.

Tout adolescent doit choisir entre les deux routes : celle de l'honneur viril et celle du plus dégradant des vices.

Nous avons consacré ce livre à l'étude de la capitale alternative qui se pose ainsi à l'entrée de la vie, et nous espérons que nos préférences seront goûtées et acceptées du jeune lecteur. Ce que nous recommandons du reste avec tous les arguments capables de la faire adopter, c'est la bonne

route, celle qu'indiquent la raison et la science, celle que prescrit impérieusement l'Eglise notre mère.

Il paraîtra plaisant à plusieurs de voir un savant catholique prêcher la continence aux jeunes gens du xxe siècle, mais il faut vivre avec son siècle. Les « esprits forts » en sont encore aux vieilles rengaines des âges passés, aux calomnies et aux sophismes d'un matérialisme démodé et vaincu et retardent étrangement, car à cette heure tout le monde qui pense est d'accord pour reconnaître que la continence est une vertu sociale, un devoir d'hygiène en même temps qu'une vertu chrétienne.

Les physiologistes et les médecins n'accablent plus la chasteté d'épigrammes grossières, ne la tiennent plus pour monstrueuse ou impossible, mais ils la recommandent hautement et réclament le concours des politiques, des moralistes, du clergé surtout dans la croisade qu'ils prêchent contre la débauche.

Quel revirement ! Et quelle leçon !

Naguère la « science » condamnait les

nobles vertus commandées par la religion. Elle les réhabilite aujourd'hui. Pourquoi ? Parce qu'à la faveur du matérialisme sectaire les mœurs publiques ont été depuis un siècle gravement compromises et qu'actuellement des maux innombrables, physiques et moraux, atteignent les individus, ruinent les familles et menacent l'avenir de la société. Les savants voient qu'il est temps de faire *machine arrière*, ou plus exactement d'aiguiller l'opinion dans la voie droite du bien et du progrès, et ils le disent nettement. Nous faisons volontiers écho à nos courageux confrères, et nous leur souhaitons le meilleur succès. Notre livre est une modeste contribution à leur œuvre si capitale et si urgente.

Tout récemment, en septembre 1899, se tenait à Bruxelles une importante *Conférence internationale pour la prophylaxie de la syphilis et des maladies vénériennes*. De nombreux médecins y ont pris part ; et tous ont poussé le même cri d'alarme, ont réclamé l'appui de la morale pour l'hygiène compromise.

Le professeur Lesser, de Berlin, déclare

qu' « il est urgent de relever le niveau moral de la population ».

Le Dr Neisser, professeur à Breslau, est plus catégorique. Il recherche dans une savante étude les moyens de diminuer la demande de prostituées par les hommes, et il ne craint pas d'indiquer les suivants :

« *Démonstration, par tous ceux qui, à un titre quelconque, sont chargés de l'instruction ou de l'éducation de la jeunesse, des dangers des rapports sexuels en dehors du mariage et de la* POSSIBILITÉ DE LA CHASTETÉ.

» Associations de propagande *contre les mauvaises mœurs et l'alcoolisme.*

» Campagne *contre la pornographie.*

» *Responsabilité pénale de l'homme quant aux conséquences de l'acte sexuel* », etc.

Cette réaction de la science en faveur de la saine hygiène et de la vieille morale est salutaire et précieuse : puisse-t-elle grandir, s'étendre et se généraliser ! Puissent toutes les forces sociales se liguer ensemble pour le triomphe de la vertu !

Que la jeunesse, avertie par tant de voix autorisées, se préserve à jamais du vice abominable de l'impureté et qu'elle

conserve intacte et pure cette fleur d'innocence, force, honneur et parure de son âge et garantie de son avenir ! C'est notre vœu ardent et notre invincible espérance.

La Vie de Jeune homme

CHAPITRE PREMIER

LE CÉLIBAT

A son entrée dans la vie pubère, et jusqu'à son mariage, le jeune homme est et doit rester *célibataire* : c'est la loi de l'honneur viril.

Assurément les écarts sont possibles : le monde leur est fort indulgent, et tout tend à les rendre faciles, à un âge où l'inexpérience et la présomption viennent en aide aux suggestions troublantes des sens. Mais, si l'adolescent se respecte et entend respecter les autres en suivant la loi morale, il se garde de mésuser de la chair, maîtrise ses passions et observe le *célibat*.

C'est un état qui a tant d'importance pour l'individu et pour la société qu'on ne saurait trop insister sur sa nature et sur les liens étroits et nécessaires qui le rattachent à la continence. Commençons donc par en donner la vraie définition.

Le célibat est l'état de celui qui, volontairement et pour des raisons diverses, ne se marie pas : il suppose la continence et est inséparable de la virginité.

Le célibataire s'abstient de la vie sexuelle et pratique la chasteté. Est-il besoin de le dire, son existence est semée d'obstacles, féconde en luttes et en sacrifices. La nature ne perd jamais ses droits. Les excitations du sens génésique ne disparaissent pas : sans être aussi actives que chez l'homme qui les nourrit, elles n'en sont pas moins vivaces chez le célibataire, elles le cherchent et le poursuivent.

Le continent connaît son devoir. L'aiguillon de la chair a beau le tenter et le harceler, il résiste énergiquement aux appétits malsains, réprime les incessants assauts de la concupiscence et garde son cœur et ses sens à l'abri des souillures.

Le célibat commun est celui des hommes jeunes qui n'ont pas encore contracté les liens du mariage et qui prétendent, fidèles à la loi de Dieu et à la loi de l'honneur, réserver au lit nuptial les prémices de leur cœur, son premier amour. C'est encore l'état de ceux qui, soit par devoir, soit par goût, refusent d'entrer en mariage et continuent de vivre dans le monde en observant religieusement la continence.

Une forme spéciale de célibat est le *célibat* dit *religieux* ou *ecclésiastique* réservé aux prêtres, aux moines, aux frères et aux sœurs congréganistes. Ici il y a un engagement délibéré pris au pied des autels, et qui lie pour toujours. Désireux de se donner à une vie plus parfaite, de suivre les conseils évangéliques, l'homme fait le *vœu de chasteté* et renonce absolument au mariage. Nous n'avons pas à signaler les incomparables mérites d'un tel état : des plumes plus autorisées que la nôtre se sont acquittées de ce devoir [1], et nous

[1] Cf. P. Monsabré, *Conférences de N. D. — Exposition du dogme catholique. Carême 1887.*

serions inhabile à les remplacer. Mais il nous paraît indispensable de remarquer que le célibat religieux est la garantie et le précieux modèle de l'autre, le célibat vulgaire. Tous deux d'ailleurs ont des vertus communes, exigent un renoncement égal. Les âmes religieuses seules en sont capables.

Une telle lutte est glorieuse ; mais le célibataire ne s'en attribue pas le mérite et sait reconnaître et remercier Celui qui seul l'en rend capable. Dieu bénit, encourage, soutient les hommes chastes, et ceux-ci, forts de son aide, prient, souffrent et travaillent, en attendant les récompenses éternelles.

Voilà bien le *célibat* tel que la raison et la religion l'enseignent, tel que l'esprit du Christ le produit et le conserve parmi nous : c'est le seul *vrai célibat*. Mais, il faut l'avouer à la honte des hommes, il y a un autre célibat, aussi mauvais que le premier est bon, aussi dangereux que l'autre est utile et nécessaire : c'est le célibat de l'égoïsme et de la débauche, le célibat menteur des impudiques, c'est, pour tout

dire, le *faux célibat*. On le connaît et surtout on le pratique plus que le véritable. Il a la vogue et les faveurs du monde. Il court tous les chemins et arrive partout à ses fins impures, semant à profusion la ruine et le déshonneur dans les cœurs et dans les familles. Qui pourrait, qui oserait le confondre avec le *vrai célibat*, basé sur la vertu et fait de généreux sacrifices ?

A côté du mariage légitime contracté devant Dieu, il y a — il y a toujours eu — l'union coupable, illégitime, et celle-ci a des degrés variés qui vont du concubinage d'habitude, du *faux ménage* aux liaisons faciles et sans lendemain. L'Etat a longtemps maintenu, comme une digue contre le dévergondage des mœurs, l'indissolubilité conjugale enseignée et prescrite par l'Eglise : il a cédé de nos jours au torrent de l'impiété libidineuse en promulgant la loi néfaste du *divorce*. On se marie et on se démarie à volonté. L'*union libre* est d'ailleurs de plus en plus préférée au mariage légal même mitigé par la perspective du divorce. Il y a donc deux sortes d'unions : celles qui sont consacrées par

l'Eglise et la loi, et celles que forme et que rompt librement la passion. La coexistence de deux célibats va de pair avec celle de ces variétés de mariages.

Le *célibataire*, au sens légal et officiel, n'est pas celui qui n'use pas de la vie sexuelle et qui observe, dans une sévère continence, les préceptes divins ; c'est uniquement celui dont l'union n'est pas inscrite sur les registres de l'état civil. C'est le *faux célibataire* dont nous parlions plus haut et qu'on rencontre partout : on ne saurait le stigmatiser trop haut pour sa honteuse conduite et ses mauvais exemples. C'est lui qui recherche et préfère l'union libre à tous les liens, même les plus doux. Il y trouve les profits et les jouissances du mariage, sans ses austères devoirs et ses lourdes charges : il proportionne sa fidélité, son amour, ses largesses à son seul plaisir. Tel est l'honneur du *célibataire civil*, du *faux célibataire* qui prétend jouir de la vie sexuelle sans aboutir à une paternité effective, qui ne déserte le mariage que pour servir la seule sensualité et tomber dans la fornication !

Le jeune homme qui pense ne confondra jamais le *vrai célibat* avec sa honteuse contrefaçon. Décidé à suivre la loi de Dieu et à y conformer sa vie, il comprendra que la continence est la condition même du célibat et qu'il y a honneur et profit à contenir les sources de la vie et à garder la virginité jusqu'au jour du mariage. Si la voix de la morale ne suffit pas à le convaincre, celle de la science arrivera à le déterminer, car elle enseigne que l'incontinence au seuil de la vie pubère est la cause des maux physiques les plus graves.

CHAPITRE II

LA CONTINENCE JUVÉNILE

Forte d'une longue expérience, appuyée sur les faits les plus démonstratifs, la science enseigne qu'il faut réserver au mariage l'usage de la vie sexuelle et que la jeunesse commet une dangereuse folie en se lançant dans la fornication. C'est une voie trompeuse où les imprudents éphèbes croient trouver le plaisir, et où ils rencontrent, hélas ! à coup sûr la satiété, la déception, le désespoir, les maux les plus divers et parfois même la mort.

Voilà le rigoureux enseignement de la science. Il corrobore très exactement celui de l'Eglise, et on ne saurait trop insister sur cet accord décisif.

Pour suivre le mouvement scientifique si vanté de nos jours, pour être fidèle aux prescriptions des maîtres de la physiologie et de la médecine, il faut en revenir à la lettre du modeste catéchisme, à ce commandement de Dieu si nécessaire et si outrageusement méconnu :

L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement.

Le temps n'est plus où, pour faire pièce à l'Eglise et ruiner l'action de ses ministres, les savants inféodés au matérialisme n'hésitaient pas à combattre la pureté, la chasteté, toutes les exquises vertus qu'elle recommande et à lancer les jeunes générations dans l'incontinence au nom d'une prétendue science. On a vu l'erreur et les dangers d'un tel enseignement ; et tous les esprits sensés reconnaissent aujourd'hui que ce n'est pas trop de l'alliance étroite et des efforts combinés de la religion et de la science pour enrayer l'immoralité grandissante et soutenir les principes solidaires de l'hygiène et de la morale. L'expérience

a montré que l'hygiène s'inspire de la morale et que celle-ci a besoin de la sanction religieuse, elle a définitivement établi que la *bête humaine* est sauvage et indomptable si on lâche la bride à ses instincts, si on ne lui impose pas le joug de la raison éclairée et fortifiée par la foi.

La nécessité de la continence est évidente à tout âge, mais elle s'impose tout particulièrement aux jeunes gens, depuis le moment de la puberté jusqu'à l'heure du mariage. C'est d'abord la véritable garantie d'une union saine et féconde, c'est en même temps l'honneur des époux et la condition d'un bon et solide accord. C'est surtout un moyen d'assurer le développement complet de l'organisme et de lui faire atteindre sans encombre l'âge adulte : l'hygiène en fait un devoir rigoureux et pressant.

La jeunesse que le frein de la foi ne retient pas dans la continence est presque fatalement destinée à perdre les bonnes mœurs : n'écoutant pas la voix autorisée de la religion, repoussant les tendres sollicitations des mères, elle n'est pas d'humeur à écouter le sévère enseignement de

la science, et pourtant toutes ces autorités sont d'accord pour lui montrer le droit chemin et la préserver des abîmes.

Dès qu'elle subit l'éveil du sens génital, dès qu'elle est sollicitée par l'appétit vénérien, cette malheureuse jeunesse s'enflamme, s'exalte, repousse tous les avis, n'écoute plus ni raison ni conscience et s'abandonne à la passion avec une fougue irrésistible : outre qu'elle viole la loi de Dieu, elle se prépare ainsi des maux redoutables et une satiété prématurée, contre nature. Les excès précoces ont pour effet rapide et certain de débiliter et d'altérer le tempérament : parfois même ils arrivent à causer les maladies les plus graves et à atteindre les sources de la vie. La révolte de la nature est inévitable et s'explique d'elle-même.

L'homme *pubère* est appelé à la vie sexuelle, mais il ne saurait en user sur l'heure, il éprouve l'éveil du sens et doit en réserver l'exercice, il n'est pas prêt pour le mariage qui exige l'entier développement des organes, en un mot il n'est pas *nubile*. On se plaît vulgairement à confondre la

nubilité avec l'éclosion des désirs vénériens, l'*âge de la puberté* avec l'*âge nubile*. L'amour serait, pour beaucoup, le critérium de l'âge nuptial, la voix infaillible de la nature qui convie les deux sexes à s'unir, et à laquelle il ne serait pas permis de résister. Cette opinion est aussi répandue que singulière : elle est contraire à la raison et complètement démentie par les faits.

La puberté a une lente évolution : les organes sexuels mettent plusieurs années à atteindre tout leur développement, et la fonction reste assez longtemps virtuelle. Les testicules grossissent peu à peu : les éléments de la fécondation (spermatozoïdes) y apparaissent d'abord rares, peu actifs et n'acquièrent qu'assez tard le nombre et la vigueur. Cette évolution des organes, lente et successive, ne doit pas être troublée par un fonctionnement précoce et intempestif. En général, l'aptitude à la fécondation n'apparaît qu'un ou deux ans après l'aptitude à la copulation. Entre ces deux termes, la continence est indiquée et ordonnée en quelque sorte par la nature même : les rapports sexuels sont interdits

à celui qui ne peut féconder. La *virilité* n'est donc pas la *nubilité* et ne saurait être confondue avec elle.

Le jeune garçon qui se lance, à peine *viril*, dans la fornication, tient à y prouver sa *puissance*, à justifier ses prétentions au rang d'homme. Dans ce puéril accès de vanité, il est sûr de mésuser du sens et d'arriver aux pires excès. C'est peu, pour lui, de se montrer *viril*, s'il ne donne pas les preuves d'une *virilité* indéfinie et toujours égale. Aussi que de sottises, que de fautes !

Son inexpérience l'amène à fréquenter de préférence les femmes perdues, les filles de trottoir, les courtisanes usées et démodées, et à contracter de bonne heure ce « mal d'amour » que les luxurieux de profession savent éviter, mais qu'ils jugent indispensable à la formation du novice. La *blennorrhagie*[1], pour l'appeler par son nom, n'est pas aussi bénigne que l'on prétend, et ses suites sont fréquemment sérieuses, parfois irréparables. Le jeune homme a tout intérêt à l'éviter, à suivre l'humoristique conseil de Ricord : ne pas s'exposer à la

[1] Vulgo *Chaude-pisse*.

prendre, *en gardant simplement la continence* ! Heureux encore quand un rapport suspect ne lui a pas fait contracter la redoutable *syphilis*[1], qui empoisonne la vie et qui a une répercussion si lointaine ! Mais n'insistons par sur un sinistre tableau qu'on trouvera ailleurs[2], et dont la seule vue devrait suffire à éclairer l'homme sur son devoir et à le retenir sur la pente des entraînements coupables.

En dehors des maux inévitables et hélas ! trop mérités de la débauche, l'adolescent éprouve vite dans son organisme les effets du surmenage sexuel ; les troubles nerveux sont les plus constants et les plus graves. Les migraines, les névralgies et même les symptômes variés de la *neurasthénie* s'observent, comme résultante de la fatigue et de l'épuisement de la moelle épinière. L'impuissance est fréquente. La nutrition peut s'altérer, se ralentir, subir des déviations marquées, amener une anémie plus ou moins intense, la scrofule, le rhumatisme. Quand le tempérament est délicat ou dia-

[1] Vulgo *vérole*.

[2] Dr S. *La Morale*. 9e éd., t. II.

thésique, on voit facilement éclore la tuberculose sous ses différentes formes, et surtout la *phtisie pulmonaire*, dont on sait la sinistre et presque fatale terminaison.

Voilà le fruit et la punition de l'inconduite ! Les jeunes gens, qui ne savent pas maîtriser leur sens suivant les pressants conseils de la raison et de l'expérience, de l'hygiène et de la religion, gaspillent leurs forces dans de honteux excès et arrivent fatalement à perdre leur âme et leur corps.

Veut-on des faits concrets, des exemples saisissants qui mettent cette vérité en évidence et ne laissent aux sceptiques aucune échappatoire ? Notre pratique déjà vieille nous permet d'en donner ; et, entre beaucoup, nous citerons deux cas qui nous ont particulièrement frappé.

C'est d'abord un jeune homme, admirablement doué à tous les points de vue, proposé partout comme modèle, fils unique et choyé d'honnêtes ouvriers, qui, à 15 ans, séduit par le mystère, entraîné par de mauvais camarades, quitte brusquement la voie droite et se jette dans l'impureté. La punition suit de près la faute.

Rapidement toutes les qualités qui distinguaient le pauvre enfant et lui présageaient le plus brillant avenir diminuent et disparaissent. Il était bon, aimable, joyeux ; il devient triste, maussade, mauvais. Il était le premier de sa classe, il ne travaille plus, perd ses places, passe au rang des paresseux et des ignorants.

Méconnaissable au moral, il l'est encore plus au physique. Sa figure, jolie et souriante, s'amaigrit, se creuse, s'assombrit et devient laide. Les traits se tirent, le teint se plombe. La santé s'altère, l'appétit s'en va, la toux apparaît ; et bientôt en quelques mois, sans recours ni secours possible, la tuberculose avait fait son œuvre. Le vice avait eu raison de l'âme et du corps.

Ajoutons qu'avant de quitter la terre, le malheureux avait reconnu sa faute et s'était réconcilié avec Dieu. Ses parents n'en gardaient pas moins une amère douleur : ils n'avaient plus de fils, et ils savaient qu'il s'était tué.

Dans un autre monde, à l'autre bout de l'échelle sociale, voici un adolescent beau, grand, intelligent, riche, qui, à 16 ans, en-

tend « faire comme les autres », c'est-à-dire suivre les mauvais exemples, et qui se lance dans la fornication. Quelle lâcheté, mais aussitôt quelle punition ! Il a reçu les meilleures leçons, trouve dans sa famille des modèles et une sauvegarde, et ce fanfaron dédaignant tout appui se croit fort, capable de jouir sans excès et de résister aux vices de l'amour. Hélas ! En six mois la maladie terrasse ce colosse, en fait un lamentable grabataire, et en quelques heures une hémorragie pulmonaire l'emporte. Pour la satisfaction d'une misérable passion, une santé superbe, une belle intelligence, les plus riches espérances ont ainsi sombré dans la tombe !

Nous pourrions rappeler bien d'autres faits instructifs. Tous les médecins ne cessent d'en observer dans leur clientèle, ils en tirent la leçon salutaire, et ce ne sont pas eux qui contesteront jamais les mérites surabondants de la continence, le danger mortel de l'inconduite. Il faut en croire leur expérience, il faut décidément se rendre au verdict de la science.

CHAPITRE III

DIFFICULTÉS DE LA CONTINENCE

On ne garde pas aisément le célibat : la lutte contre les passions ne va pas sans peine, et le mérite est en proportion de l'effort. La continence n'est pas à la portée des caractères mous et lâches : en dépit de tous les secours et de toutes les grâces, elle est rude, pénible, pleine de difficultés.

Ces difficultés, il ne faut pas les dissimuler à la jeunesse, il faut les lui exposer virilement, nettement et lui demander si elle en apprécie l'étendue et la valeur, si elle veut les surmonter et les vaincre pour garder son honneur et sa foi.

C'est la seule méthode pratique et sûre. Celle qui consiste à cacher les périls de la

route au jeune adolescent et à compter, pour en triompher, sur son ignorance et sur la chance, sans faire état de sa volonté, est dépourvue de vertu et détestable : les navrants résultats qu'elle donne sont là pour la juger et la condamner sans appel. Mais il y a une autre opinion, moins radicale et non moins dangereuse, qui a été soutenue par de nobles esprits : c'est celle qui considère la continence comme exempte de difficultés et accessible à tous sans effort. C'est là une illusion généreuse qui peut avoir de redoutables conséquences. Nous ne la partageons pas et nous estimons que les jeunes gens, dans les conditions que leur fait la vie contemporaine, nous donneront pleinement raison.

Non, la continence n'est pas facile, quand tout lui est contraire au dehors et au dedans de nous-mêmes, quand le monde conspire par toutes ses voix contre elle, quand la nature nous souffle par tous les organes l'amour de la chair. Sans doute la raison nous éclaire et peut nous retenir, avec l'aide de la foi, sur la pente glissante des passions mauvaises ; mais les tentations

ne cessent pas de nous harceler, sous mille formes séduisantes, et la faiblesse de la chair est trop connue pour ne pas faire redouter la violation de la continence.

Les difficultés sont grandes à garder la chasteté, et c'est pourquoi nous les dénonçons hardiment, connaissant bien les ressorts de la nature humaine. Elles sont faites non pas pour arrêter les meilleurs, mais pour allumer les flammes d'une ardeur généreuse chez les plus calmes et pour exciter le zèle de tous. En les considérant avec son esprit et son cœur, non seulement la jeunesse ne se découragera pas, mais elle se sentira plus vaillante, plus décidée et engagée d'honneur à les surmonter. Il n'y a rien qui la stimule comme l'obstacle : plus il est grand, plus il paraît infranchissable, plus elle s'acharne à le vaincre. Qu'on l'explique ou non, c'est la loi constante du caractère juvénile. Son effort ne se développe pas ou reste faible devant les tâches faciles, il aborde héroïquement les plus âpres et emporte la victoire de haute lutte. L'important est

de le garder des écarts et de le diriger toujours dans la voie droite.

Regardez les jeunes gens dans tous les ordres d'exercices physiques ou intellectuels : ils s'y appliquent avec passion, avec acharnement, qu'il s'agisse d'un concours général de Sorbonne, d'une lutte de barres ou d'une course de bicyclettes. Ils s'y jettent tête baissée et s'y donnent si pleinement, sans calculer leurs forces, qu'ils dépassent parfois les bornes de la prudence et exposent leur santé, leur vie même dans des excès regrettables : tels ces paris insensés qu'ils tiennent, ces courses fabuleuses qu'ils ne craignent pas d'entreprendre dans un but de vaine gloriole ou par rivalité puérile. Ces folies téméraires, on le sait, sont communes à notre époque.

Mais si la jeunesse risque ses forces et sa santé dans de telles luttes, que ne peut-on pas attendre d'elle dans les combats autrement importants de la continence, quand elle en a compris la valeur et la nécessité ! Ici il ne s'agit pas pour elle d'une futile et passagère gloriole, mais bien de l'honneur

de sa vie et de la dignité de ses mœurs, en vue d'une union qu'elle contractera bientôt et où elle doit tenir à n'être inférieure à personne en intégrité ou en pureté.

On ne fait jamais un vain appel aux sentiments élevés, généreux d'un cœur d'adolescent. C'est en remuant ses fibres intimes, en lui montrant les difficultés du but à atteindre en même temps que sa haute valeur, en lui prouvant qu'il est noble et digne de ses efforts, qu'on en obtiendra la ferme adhésion aux justes lois de la continence.

Nous exposons, dans d'autres chapitres de cet ouvrage, l'importance et la nécessité de la continence ; nous n'avons ici à faire ressortir que ses difficultés. L'honneur du célibat est de vaincre ces difficultés ; mais où serait le mérite, que vaudrait la vertu si la route était large et ouverte à tous, sans combat à livrer, sans peine à supporter ? La jeunesse voit là un grand but à atteindre et sacrifie son plaisir au devoir, pour répondre à l'appel de la raison et à la loi de Dieu.

Le *monde* est assurément le premier et le plus formidable obstacle à la chasteté : il n'est insurmontable pour personne, il ne saurait faire peur surtout à la jeunesse, et nous allons en donner la raison.

Sans doute l'impureté est la loi de ce monde : toutes les faveurs sont pour elle, tous les usages la patronnent et l'encouragent. Sévère pour de futiles infractions à la politesse ou à la mode, inexorable aux peccadilles, le monde est toujours indulgent pour les faiblesses de la chair et pardonne les pires écarts des adolescents.

« Il faut que jeunesse se passe », dit-on ; et, à la faveur de ce grossier aphorisme, la luxure a beau jeu et se donne libre carrière.

Mais ces débordements ne se limitent pas arbitrairement au printemps de la vie : ils ont leur retentissement fatal dans toute l'existence. Les sottises de jeunesse se paient plus tard. Quand on veut dompter la bête, on ne la lâche pas en pleine fougue de passion et surtout on ne l'excite pas de mille manières. Le « premier pas » annonce et décide tous les autres ; la pre-

mière faiblesse prépare et excuse toutes celles qui suivront sur la pente facile de l'habitude.

Et, quand survient le soir de la vie, on est tardivement éclairé et désillusionné, et on ne peut plus qu'exhaler de vaines plaintes et d'amers regrets sur les fautes commises et le temps perdu. Il est trop tard pour agir et se reprendre, et le dicton populaire résume la triste vie humaine :

Si jeunesse savait !
Si vieillesse pouvait !

La jeunesse peut tout ce qu'elle veut pour orienter sérieusement sa vie, et elle ne pèche le plus souvent que par ignorance ou présomption. Il faut l'instruire et la guider. Malheureusement elle ne se laisse pas facilement conduire. Elle est d'instinct téméraire et aime à marcher sans lisière comme le faible oison à peine éclos dans le nid, elle tient à voler de ses propres ailes.

Mais, il faut le reconnaître, elle est aussi rétive aux mauvaises leçons du

monde qu'à l'enseignement de l'autorité légitime.

Cette indépendance est native ; mais, dans son excès même, elle a sa vertu et peut être mise à profit. Elle expose le jeune homme aux tentations du mal : pourquoi ne tournerait-elle pas à son bien ? Il y a là une ressource précieuse qui ne doit pas être perdue, dont il faut user dans son intérêt.

L'adolescent ne se fie pas à la tradition, aux usages et à la mode, il refuse de suivre en aveugle, il veut s'instruire, connaître la route, être son propre maître. Le monde lui dit sur tous les tons que la chasteté est impossible, qu'elle n'est le fait que de quelques *impuissants*, que la luxure est facile, plaisante, bien portée, qu'il faut user de ses organes, etc.

Pourquoi, dans un généreux accès de liberté, ne se révolterait-il pas contre un tel faisceau de sottises, pourquoi ne chercherait-il pas à rompre avec les communs errements, à se distinguer du vulgaire, à se singulariser même ? Pourquoi ne s'appliquerait-il pas à sortir de l'ornière, à

dédaigner la masse et à marcher, *seul s'il le faut,* dans la voie droite que lui enseignent la raison et la science, que lui prescrit la religion ?

Il y a là, pour son caractère droit et entier, franc et pur, une épreuve tentante, et d'où part souvent une décision heureuse. Si notre modeste livre avait le don de provoquer chez plusieurs une telle décision en les éclairant, nous aurions trouvé notre récompense.

Le jeune homme, qui se décide à rompre avec le monde ou plutôt avec ses funestes errements, doit s'attendre à ses critiques et à sa désapprobation. Il lui fait tort et lui porte ombrage par cette indépendance. Sa bonne volonté n'en saurait être ébranlée ni surtout découragée, car elle a de meilleurs soutiens. Aurait-il peur, en se séparant ouvertement des pratiques communes, d'être montré du doigt et traité d'*original ?* Il est à croire que, dans la vaillante détermination qu'il a prise, il ne s'arrêtera pas à pareille vétille et que, fort de sa conscience, il ne craindra pas l'opinion.

L'*originalité* est une de ces marques que le monde déteste, redoute et stigmatise à plaisir : c'est un vice à ses yeux, presque un crime. Beaucoup se laissent prendre, se persuadent qu'elle les perdrait et s'ingénient à ne pas mériter l'épithète. Combien, pour éviter ce seul mot, se jettent dans le mal et la débauche ! Ce sont de stupides... moutons de Panurge, qui suivent un mouvement, sans en comprendre la raison ou plutôt l'inanité.

Il n'y a là en effet qu'un vain épouvantail, et qui ne saurait faire peur à la jeunesse hardie, sérieuse et courageuse. La moindre réflexion le dissipe.

Il y a plusieurs manières d'être *original*. Il est détestable de se distinguer dans la voie de l'inconduite ; il est vain de se signaler en matière futile ou indifférente. Mais il est beau, il est grand de se montrer personnel, énergique, courageux dans les étroits sentiers de la vertu. Qu'on soit alors traité d'*original*, peu importe. L'essentiel est de faire le bien, et de le faire ouvertement.

Jeunes gens, n'hésitez jamais à observer

la continence, même isolés, en face de l'innombrable armée des luxurieux, soyez persévérants quand même et méritez du monde la noble épithète d'*originaux.*

A ce prix là, l'honneur est sauf, la conscience satisfaite, et Dieu sera votre récompense.

La vertu ne rencontre pas seulement dans le monde un grave obstacle : elle trouve encore en nous-mêmes un ennemi irréconciliable, la *nature*. C'est de ce côté que viennent les assauts les plus furieux, les plus fréquents, et c'est là que la volonté doit porter son principal effort de résistance.

Il y a des gens qui croient à la *bonne nature* et demandent son concours pour garder la continence : c'est une dangereuse erreur. La nature ne parle pas le langage de la grâce : elle a une fin, et elle veut nécessairement cette fin. Or cette fin n'est autre que la génération, et elle ne s'obtient que par l'acte sexuel. La continence est directement opposée aux désirs innés de la nature ; et il faut que la raison maîtrise décidément la chair et ne donne

issue à ses appétitions que dans le mariage. Hors de là, il n'y a place que pour une réserve complète, une abstention absolue que caractérise la chasteté. L'amour sexuel n'en reste pas moins ancré en chacun de nous : personne n'est absolument exempt de ses penchants, de ses excitations. Mais le célibataire a pour devoir de le réduire, de le dominer ; et son mérite est d'autant plus grand que la lutte est plus vive.

Cette lutte est toujours possible, et, grâce à Dieu, assurée du succès, si le cœur est vaillant et la volonté décidée. Les caractères apathiques et mous se laissent aller aux défaillances et se plaisent à les justifier en invoquant leur *tempérament*.

« Ils arriveraient bien, disent-ils, à vaincre leurs passions si le tempérament n'était pas plus fort que la volonté et n'accaparait pas le gouvernement de la vie. » C'est l'excuse ordinaire de la lâcheté, et elle n'est pas recevable au point de vue de la science. La nature du tempérament est mal définie et encore très obscure[1] ;

[1] Cf. Dr S, *Le Tempérament*, 2e éd., Téqui.

mais il est permis d'affirmer qu'aucun ne légitime ou n'excuse le mal et qu'il y a une heureuse proportion entre la force de chaque organisation et celle de la volonté qui préside à la direction de notre âme.

Dans le composé humain, il faut toujours faire la part du corps, mais il ne faut jamais méconnaître celle de l'âme, celle de la liberté. On se persuade aisément, quand on fait le mal, qu'on a un *tempérament érotique* ou *sensuel*, et, à la faveur de ce sophisme, on prend un sentiment affaibli de son devoir et on garde un repentir mitigé ou nul de ses défaillances. Si l'on tombe, ce n'est pas notre faute, c'est celle de notre tempérament ; si l'on retombe encore, si l'on ne se relève pas, c'est inconsciemment et par la pente fatale de la nature. Il n'y a dans tous ces prétextes aucun fondement sérieux, et la science condamne une morale aussi facile et relâchée qui autorise toutes les infractions à la nécessaire continence.

CHAPITRE IV

POSSIBILITÉ DE LA CONTINENCE

Il y a des arguments qui ne supportent pas de réplique, parce qu'ils ont la force de l'évidence : tel celui du philosophe antique qui démontrait le mouvement... en marchant. Il nous semble de même que la continence se démontre irrésistiblement par l'exemple des hommes chastes et que sa possibilité n'a pas besoin d'autre preuve.

La chasteté est une vertu supérieure qui est observée partout à la face du monde et qui est incontestable. Ceux qui refusent d'y croire sont des *sourds* et des *aveugles volontaires* qu'il faut renoncer à convaincre. La continence est possible, puisque depuis 1800 ans des millions d'hommes et de

femmes la pratiquent avec succès. Dans l'Eglise, les chastes ont été et sont toujours légion, et la virginité demeure la force, la gloire et la resplendissante couronne de notre divine religion.

La vertu des femmes n'est pas mise en doute de nos jours, même par les libertins : elle est trop notoire et d'un prix trop précieux dans la vie des ménages pour être discutée. Nous y voyons un argument vainqueur pour la continence de l'homme ; car si la femme, être faible et sensible, est capable de chasteté, pourquoi ne serait-elle pas égalée et dépassée dans cette voie de l'honneur par l'homme, au tempérament plus fort, à la volonté d'acier ? Il y a là en faveur de la vérité une raison puissante que nous faisons valoir ailleurs [1] et qui ne saurait laisser indifférent le sexe si fier de sa puissance et de son rang.

Mais la vertu des hommes n'est pas un mythe. En dépit de tous les sarcasmes et de tous les mensonges, la pureté n'a pas déserté le cœur masculin ; et nous y croyons

[1] Chapitre XV, p. 131.

par expérience. Il y a dans le monde des continents à tous les degrés de l'échelle sociale : ils ne se vantent pas de leur vertu, ils n'en font pas commerce, et ils passent ignorés, mais on les reconnaît à leurs œuvres. Ils se respectent, ils respectent les autres et observent la loi de Dieu : les luxurieux font tout le contraire. Le nombre de ces vaillants est considérable, mais il ne figure pas aux statistiques : il serait encore plus grand si toutes les circonstances du milieu n'étaient pas contraires à la foi qui seule, répétons-le, rend l'âme indépendante et la vertu solide.

Nous connaissons des hommes qui ont très gaillardement gardé la virginité jusqu'à 20, 30 ans et plus sans être moins *virils* que d'autres, et qui ont eu l'avantage appréciable en se mariant de ne pas apporter à leur femme des sens émoussés et les restes d'un cœur flétri. Leur *vie de garçon* a été pure, ce qui leur a permis d'arriver au mariage avec tout leur honneur : n'est-ce pas une garantie précieuse pour l'union conjugale? La vertu de ces honnêtes gens, utile à l'ordre social, n'at-

tend pas du monde sa récompense : la bonne conscience leur suffit avec l'espoir de jours meilleurs.

Nous connaissons d'autres hommes, très *virils* certes, qui ont fait en pleine jeunesse le *vœu de chasteté* et qui l'ont très noblement gardé toute leur vie. Nous pourrions citer à cet égard nombre de prêtres et de religieux que nous avons personnellement connus, aimés et admirés ; mais nous croirions faire injure aux autres et les désobliger eux-mêmes en les nommant. L'honneur du clergé est acquis. Le célibat ecclésiastique, que les protestants nous envient, est une grande et sainte réalité, en dépit des bas outrages qu'il reçoit ; et notre témoignage n'ajouterait rien aux preuves surabondantes qui l'établissent : il relève la dignité humaine si compromise en notre siècle et reste notre exemple et notre modèle.

Il y a donc des hommes chastes, et leur vertu embaume la terre : connue de Dieu seul, elle a, qu'on le sache bien, son retentissement dans l'ordre providentiel. Sodome, livré à la plus effrénée luxure,

n'avait besoin que de huit justes pour échapper au feu du ciel : il ne les trouva pas et fut sacrifié. Que serait devenu, depuis tant de siècles, le monde ingrat et pervers en face du légitime courroux du Très-Haut, sans les mérites incessants et multipliés de tant d'âmes saintes et mortifiées ? Que deviendrions-nous nous-mêmes si, pour couvrir les sacrilèges et les turpitudes infâmes de l'impudicité, il n'y avait pas au-dessus de nos têtes coupables le bouclier des cœurs purs attirant le regard miséricordieux de Dieu et éloignant le glaive de sa colère !

CHAPITRE V

NÉCESSITÉ DE LA CONTINENCE

Que la continence soit possible, nous venons de le voir ; mais, pourrait on objecter, elle n'est le lot que de quelques âmes exceptionnelles, privilégiées, elle est si difficile que le plus grand nombre ne saurait y prétendre ou y avoir accès. Il faut écarter une telle pensée et décidément la rejeter, parce que la continence n'est pas seulement *possible*, elle est encore et surtout *nécessaire*. Son observance s'impose au nom des plus sacrés intérêts de l'individu, de la famille et de la société.

La chasteté est une incomparable vertu que nous devons au christianisme : elle donne à l'homme une force supérieure, un attrait divin, un avant-goût du ciel, elle

s'impose plus ou moins à tous et ne devrait être ni attaquée ni défendue, se recommandant d'elle-même à ceux qui reconnaissent la dignité de notre nature, les nécessités de la vie individuelle et sociale et notre véritable destinée.

Ce n'est pas seulement la religion qui impose la pureté à ses fidèles, c'est encore la raison qui la préconise, c'est la science même qui y voit un facteur capital de la force et de la santé et dénonce au contraire dans le vice opposé, la luxure, le redoutable agent de la déchéance vitale, des pires maladies et de la mort.

Que les passions déchaînées du monde troublent les consciences, qu'elles pervertissent aisément nombre d'âmes, elles n'arriveront jamais du moins à entamer l'enseignement de l'Eglise, à renverser les idées et les choses, à faire prôner le vice et condamner la vertu.

Il ne faut ni s'étonner ni s'alarmer outre mesure de l'assaut des furieuses et mauvaises passions qui se produit à l'heure présente. Ce retour offensif du paganisme a sa raison d'être : il tient étroitement à la dé-

chéance des mœurs publiques, qui est elle-même due à l'abandon des pratiques religieuses, à l'affaiblissement de la foi. Mais tout ne cède pas au courant brutal du siècle ; et, s'il triomphe en apparence, il rencontre dans les masses populaires, au fond des âmes, une résistance obstinée, invincible. Le bien, lui aussi, a ses adeptes, ses apôtres, ses chefs et son armée ; et il agit toujours, sans bruit, avec une courageuse tenacité : il connaît les obstacles qu'on lui oppose, il les méprise et il en triomphera.

Les vertus chrétiennes, qui fleurissent partout et quand même, retrouveront leur éclat, leur faveur, le jour où la science et la raison seront enfin écoutées et suivies, le jour surtout où la religion reprendra la place qui lui appartient dans l'Etat, dans la société comme dans la famille. Et ce jour n'est peut-être pas aussi éloigné que le prétendent les sectaires inféodés à l'ennemi de tout bien.

C'est le sort de la vérité d'être en butte sur cette terre à la contradiction et à la guerre. Mais le mal n'obtient jamais que des succès apparents, fragiles et éphémè-

res ; et la réaction salutaire ne tarde pas à naître de ses excès mêmes.

La chasteté est une condition nécessaire de la vie humaine, un gage de progrès social, le fruit précieux de la civilisation, et il faut bon gré mal gré l'admettre et la défendre sous peine de nous ravaler au niveau des brutes ou de nous ramener aux barbares.

On ne transige pas avec une telle vertu : il faut l'accepter entière avec toutes ses conséquences ou la rejeter complètement. Le choix s'impose pour tout homme entre la luxure ou la continence : il ne saurait être douteux.

Prescrit par la loi chrétienne, le célibat est aussi nécessaire à la société civile, parce qu'il respecte et défend les familles qui en sont la base. *Sans le célibat*, il faut le dire bien haut, *il n'y a pas de mariage.*

L'institution du mariage est l'élément premier et essentiel de la famille, celui dont dépendent l'avenir et la prospérité de la société : elle n'est assurée qu'autant que le célibat lui-même en garde les abords et en maintient l'honneur.

Il y a mieux encore, l'union matrimoniale n'est possible qu'au prix de cette réserve intime des époux qui a reçu le nom de *chasteté conjugale*. Or, cette chasteté est le fruit et la récompense de la continence observée préalablement dans le célibat : elle comporte une contrainte pénible, angoissante même parfois, et fait payer douloureusement des joies bien éphémères. *Il est plus facile de s'abstenir complètement de la chair que d'en user modérément.*

La chasteté, que notre siècle prétend répudier, demeure la loi tutélaire de la nature humaine : ce n'est pas une vertu surérogatoire, puisqu'elle s'impose plus ou moins à tous les états, à tous les âges. Pour tous ceux qui ne sont pas appelés à fonder une famille, elle constitue un devoir absolu, rigoureux dont l'observance importe non moins au bien public qu'à la conscience individuelle : elle est voulue de Dieu, mais elle respecte aussi la nature propre du célibataire et surtout l'état conjugal des autres, elle est la précieuse sauvegarde des foyers et par suite de la société tout entière.

La continence ne supprime pas, comme on l'a dit, la vie sexuelle qui est liée à la vie générale et fait partie de l'homme même, elle la limite, la canalise en quelque sorte et la veut dans sa fin qui est la génération par le mariage. Hors de là, il n'y a pas de vie sexuelle possible, et la continence apparaît comme la règle posée par la raison et la science.

Aussi le célibat, loin d'être opposé à la procréation, loin de lui nuire, la rend plus sûre et plus forte, lui donne tout son essor. Il prépare l'homme aux rudes devoirs de la vie conjugale, il lui donne d'y garder la réserve et la mesure, il lui apprend par la meilleure des écoles l'art de se dévouer et de se sacrifier. il fait respecter un état qui n'est pas seulement l'union de deux corps, mais l'accord béni de deux âmes qui s'aiment sous l'œil de Dieu.

CHAPITRE VI

DANGERS PRÉTENDUS DE LA CONTINENCE

Pour en détourner la jeunesse, les ennemis de la continence se plaisent à la déclarer *impossible*, contraire aux lois de la nature, au-dessus des forces humaines. Mais il est si facile, au nom de l'expérience, de réfuter leur opinion fantaisiste, qu'ils n'hésitent pas à changer de tactique et à charger la continence d'un autre vice rédhibitoire. Ils affirment sans rire qu'elle est redoutable et lui attribuent les plus pernicieux effets, les plus graves dangers pour les individus comme pour la société tout entière. Contradiction singulière qu'il faut bien relever et qui suffirait à elle-même à justifier l'ac-

cusée et à condamner ses implacables et peu logiques adversaires !

La continence, nous dit-on, ferait à la société un tort énorme et irréparable en la privant d'un grand nombre d'enfants, en fermant systématiquement les sources de la vie. Le célibat religieux serait même criminel en France puisqu'il contribuerait indirectement à la dépopulation croissante du pays que les statistiques révèlent et que tous déplorent.

L'argument n'est pas sérieux, le célibat religieux n'étant le lot que d'une infime proportion de la population ; mais il a un singulier avantage : celui de se retourner contre ses auteurs. Ils ont la prétention d'opposer le célibat au mariage. Quelle illusion ! Comment ne voient-ils pas que le célibat est nécessaire au mariage, et qu'il y a entre l'un et l'autre un lien étroit, une corrélation nécessaire ?

Non seulement la continence n'est pas contraire à la fécondité des familles, mais elle la garantit et l'assure en entourant le mariage d'honneur et de respect, en faisant observer ses lois. Ce qui ruine lentement et

sûrement la France, ce qui produit une dépopulation de plus en plus rapide et inquiétante, c'est l'incontinence avec les maux désastreux qu'elle entraîne (*onanisme*, *avortements*, *syphilis*, etc.), c'est le mariage sans foi, sans Dieu, avec ses navrantes misères, avec ses honteuses fraudes.

La pratique honnête du mariage, telle que le christianisme l'impose, donne seule libre essor aux enfants ; et c'est la chasteté qui en est incontestablement le principe et la sauvegarde. Il faut donc respecter et encourager la continence, si l'on aime la France et si l'on croit à son avenir.

Les maux de l'incontinence sont aussi connus et incontestés que sont supposés et imaginaires ceux mis au compte de la chasteté. En désespoir de cause, nos contradicteurs doivent admettre que l'homme peut se passer de la femme et renoncer absolument aux rapports sexuels, mais ils ne craignent pas, pour servir leur haine, d'imaginer, au compte des continents, une *inversion* abominable. Ils prétendent que le sens, gêné dans son évolution normale vers l'autre sexe, se retourne vers lui-même et

que les pires aberrations génitales (*sodomiques*, *pédérastiques*, *bestiales*) sont le fruit détestable de la continence. En d'autres termes, l'abstinence que nous enseigne l'Eglise vis-à-vis de la chair serait plus apparente que réelle et couvrirait d'infâmes turpitudes sous les dehors d'une réserve austère et le couvert de la plus pure morale : la chasteté nous priverait seulement des plaisirs *naturels* du mariage sans nous enlever les appétits vénériens, et l'homme qui n'userait pas de la vie conjugale ou de la simple fornication serait fatalement appelé aux vices *contre nature* les plus abjects et les plus dangereux. Les célibataires religieux seraient donc des hommes criminels, hypocrites, méprisables, à mettre au ban de la société.

Cette monstrueuse proposition mérite-t-elle une réfutation? Nous ne le croyons pas. L'accusation est d'autant plus osée qu'elle ne s'appuie sur aucune preuve et qu'elle est démentie par les faits. Ne sait-on pas partout que la foi, en prescrivant la chasteté, la veut entière et sans réserve, excluant du cœur tout désir sensuel, et que, si elle défend la simple fornication, elle réprouve et

condamne bien davantage la *masturbation*, la *sodomie* et tous les vices *contre nature?* Des hommes vraiment chastes oubliant toute pudeur, reniant leurs engagements sacrés, se livrant à la chair et aux pires abaissements, voilà ce qui ne se comprend pas et ne se voit pas davantage.

Mais par contre, ce qu'on voit et ce qui n'a rien d'imprévu ni de déconcertant, c'est le spectacle lamentable des hommes charnels ne s'arrêtant jamais au seuil du mal et parcourant au gré de leurs caprices tous les degrés de la luxure. Leur sens connaît l'*inversion* et la *perversion;* il n'a pas de réserve, pas de secret, pas de pudeur. Quelle barrière l'arrête ! Ces malheureux allient toutes les débauches et passent indifféremment, ou plutôt avec une passion toujours éveillée, de l'*onanisme* à l'*adultère*, de la *fornication* à la *pédérastie*, de la *sodomie* à la *bestialité*, cherchant dans les pires excès un aliment nouveau à leur sensualité insatiable [1].

La virginité resplendit pleine et entière dans les cœurs chrétiens, et elle ne peut

[1] Cf. Dr S. *La Morale*, 9e éd., t. II,

s'épanouir que là. Le célibat religieux demeure continent, malgré quelques exceptions. Ces exceptions d'ailleurs accusent les défaillances de la chair aussi bien dans l'ordre naturel que du côté bestial et contre nature.

Nous n'ignorons pas que, dans le camp des libres-penseurs, on accuse les instituteurs congréganistes, voués au célibat, d'être sujets à l'impureté et de dépenser trop souvent dans de honteuses manœuvres les forces sexuelles qu'ils ont en réserve et qui n'ont pas d'écoulement normal dans le mariage. On a cité avec complaisance et exagération quelques condamnations prononcées contre des Frères pour *attentats à la pudeur*.

Les maîtres voués au célibat sont de chair et de sang comme d'autres et, par suite, exposés à faillir, mais ils trouvent dans la foi et dans les pratiques religieuses le meilleur des dérivatifs et la plus sûre sauvegarde. L'immense majorité des Frères se distingue par ses mœurs pures et austères : nous aimons à leur rendre ce témoignage, et nous posons à notre tour une question. Pourrait-on garantir au même degré la

vertu des instituteurs laïques? Ce serait une tâche difficile. Les statistiques démontrent avec l'irréfutable éloquence des chiffres que les *attentats à la pudeur* sont beaucoup plus fréquents chez eux. Or, le mariage leur est ouvert et la fornication même leur paraît trop souvent permise ; preuve nouvelle que le sens génital, entreprenant et insatiable, s'égare de lui-même et que le mariage ne guérit pas nécessairement de la luxure et ne préserve pas des plus tristes excès.

Le célibat chrétien est une source, non pas d'abaissement, mais de relèvement moral : c'est l'école du sacrifice et la base des plus hautes vertus. Aussi les débauchés de tout ordre, ennemis-nés des bonnes mœurs, le visent comme l'obstacle fondamental et l'accusent des maux les plus déplorables.

La continence, disent-ils encore, aurait sur le système nerveux une action prépondérante des plus fâcheuses. Retenant les forces sexuelles dans une inactivité voulue et constante, concentrant dans l'organisme l'énergie créatrice et lui faisant obstinément violence, elle exaspérerait peu à peu les nerfs et créerait le nervosisme. L'hys-

térie même n'aurait pas d'origine plus évidente.

Rien n'est plus faux.

L'énervement a des rapports manifestes avec la vie mondaine et ses excitations passionnelles de tout ordre, mais il n'a aucun lien avec la vie calme et réglée, avec les rigoureux devoirs du célibat. L'énergie ne diffère pas des célibataires aux gens mariés, elle se dépense également chez les uns comme chez les autres, quoique par des voies différentes : la vie sexuelle est greffée sur la vie générale, mais ne lui est pas nécessaire.

Quant à l'hystérie, le médecin la rencontre dans toutes les conditions sociales, chez les femmes les plus chastes comme chez les plus dissolues. Cette étrange et malheureuse névrose est souvent d'ordre héréditaire, elle n'est jamais due à la pratique de la continence. Nous l'avons observée, mais très rarement, chez des religieuses ; nous la constatons tous les jours, dans la pratique courante, chez des femmes mariées, chez des jeunes filles, et surtout chez des femmes de mœurs légères. L'incontinence n'en est pas l'évidente origine, mais elle y

aurait certainement plus de part que la continence. Si l'on examine à ce point de vue spécial les nombreuses hystériques de la Salpêtrière, on n'a pas de peine à reconnaître que leur mal dérive le plus souvent des excès vénériens et qu'il n'est jamais dû à un célibat sévère et véritable.

Etrangère à l'hystérie, la continence l'est aussi à la folie. Cette redoutable affection, quand elle n'est pas transmise par le sang, naît du dérèglement des passions [1]; et l'on comprend qu'elle soit exceptionnelle chez tous ceux qui vivent en dehors des agitations du monde sous l'empire de la loi religieuse.

L'heureuse influence de la continence sur la santé générale n'est pas douteuse ; et il nous paraît inutile de discuter l'opinion singulière qui accuse le célibat de débiliter les forces et d'épuiser le tempérament. Nous lui connaissons une vertu toute contraire S'il est vrai que le sens génital dépasse aisément la mesure et que les excès vénériens usent rapidement l'organisme, nous

[1] Cf. Dr S. *La Folie*. Sueur-Charruey.

ne pouvons admettre que les mêmes effets désastreux résultent de la suppression de la fonction sexuelle qui n'est pas, nous l'avons dit, essentielle à la vie. L'observation nous donne pleinement raison.

La continence s'obtient d'ailleurs sinon sans lutte de l'esprit et du cœur, du moins sans violenter le corps ; elle ne trouble aucun organe. La semence se sécrète toujours et s'accumule dans les canaux et les réservoirs : l'époux la dépense dans les rapports, à des intervalles plus ou moins rapprochés. Chez le continent, au contraire, le sperme est en partie résorbé, ce qui est un gain pour l'économie, en partie évacué au dehors par les *pollutions naturelles* [1] qui soulagent et réconfortent l'individu, loin de le fatiguer, comme on l'a prétendu. Il faut encore noter que la continence atténue à la longue la sécrétion spermatique et contribue d'autant à la vigueur du tempérament ; mais nous ne croyons pas avec certains auteurs que la fonction génitale des continents arrive à s'atrophier et

[1] Chapitre XIII, p. 111.

à se perdre, au moins pendant l'âge viril.

Les vertus sanitaires de la continence trouvent jusqu à un certain point leur confirmation dans la longévité de ceux qui l'observent d'habitude. On sait depuis longtemps que l'état ecclésiastique se distingue le plus de toutes les professions par sa longévité. Nous n'avons garde d'attribuer à la statistique plus d'importance qu'elle n'en mérite et de prendre pour absolu ce qui n'est que relatif ; mais nous devons reconnaître, avec la raison et l'expérience des siècles, que la vie sage et calme, sous une règle qui discipline les passions, est en général appelée à durer plus longtemps que celle dont on dépense l'activité dans le dangereux tourbillon du monde et surtout que celle dont on gaspille les forces en mille excès. Combien de malheureux justifient par leur existence tourmentée le célèbre aphorisme : *L'homme ne meurt pas, il se tue !* La continence n'est certes pas, à elle seule, un brevet de longue vie ; mais, en nous sevrant des folies du sens, des caprices des passions lascives, qui sont les plus meurtrières, elle est une condition évidente de longévité.

CHAPITRE VII

ORGANES SANS FONCTION

Le célibat est difficile à garder : aussi décourage-t-il les âmes faibles et pusillanimes, et fait-il peur aux cœurs vils et charnels. Bien des hommes s'en éloignent, et, n'ayant pas la force morale de le pratiquer, l'honneur de le respecter, ne manquent pas d'excuser leur lâcheté par ces affirmations sans preuve qui courent les rues et peuvent encore tromper les esprits simples et naïfs. Il ne faut pas se lasser de poursuivre et de réfuter les sophismes du vice.

L'un des plus répandus, et certainement le plus habile, s'attaque au célibat au nom de la science et prétend justifier l'incontinence par la physiologie ; il revêt des formes variées suivant les milieux, mais peut se résumer en ces termes :

L'homme a des organes : il doit s'en servir. Si le célibat était une loi de la vie individuelle et sociale, l'économie de la nature humaine serait en défaut. Or, la nature vient de Dieu, elle a été créée avec ordre et mesure, et ses exigences sont inéluctables. *A quoi bon des organes,* s'ils n'ont pas une fonction correspondante, ou si cette fonction ne doit pas s'exercer ?

Ces objections sont ridicules et reposent toutes sur un sophisme qu'il est facile de réfuter. La nature et la destination des organes génitaux non seulement sont comprises par les continents, *mais ne sont bien comprises que par eux :* les luxurieux ne savent que les méconnaître et qu'abuser du sens générateur. Voilà toute la vérité.

Le célibat n'est pas contraire à la nature, et ceux qui le gardent respectent ses lois tout en obéissant aux lois supérieures de la raison et de la foi. La vie sexuelle n'est pas nécessaire à notre existence comme le boire et le manger : elle n'est faite que pour le mariage, disons mieux pour la génération, et ne saurait être détournée de sa fin. La nature elle-même se charge de

nous enseigner cette nécessaire vérité et nous apprend à garder notre rang dans le monde, à aimer notre âme, à nous souvenir de ses immortelles destinées.

Regardez la bête et dites si sa vie est une vie sexuelle et se consume en désirs irrésistibles et en rapprochements incessants. Elle n'a qu'un temps pour les « amours ». Son existence végétative se poursuit presque tout entière dans l'indifférence. Les rapports n'ont lieu qu'à une époque précise, limitée, *et uniquement pour procréer*. La vie sexuelle se montre là dans son vrai rôle, surajoutée à la vie générale et destinée seulement à la multiplication et à la propagation de l'espèce.

L'homme serait-il inférieur à la bête? Serait-il le seul des êtres vivants à ignorer la modération et la réserve? Trouverait-il dans ses facultés supérieures asservies aux pires instincts les moyens de tromper la nature et de faire de sa vie une longue débauche sexuelle? Nul ne voudrait croire à un tel abaissement, à un pareil asservissement, et il faut bien admettre que la pire *bestialité* n'est pas digne de nous.

L'homme n'est pas une *bête*.

Nul moment ne lui est assigné pour la fécondation, et il peut *faire l'amour* en tout temps. Mais il a une âme, une intelligence et une volonté ; et c'est à sa raison qu'il appartient de guider le sens génital, d'en limiter l'exercice et de le réserver pour le mariage. Cette raison, — dont nous sommes si fiers, et à juste titre, — serait-elle moins assurée que l'instinct animal, impuissante à le dominer et à le maîtriser ? Serions-nous incapables, sinon de subir sans défaillance, du moins de comprendre toujours les rigoureuses exigences de la continence et d'y subordonner notre vie ?... Poser la question, c'est la résoudre.

Le célibat, nous l'avons dit, consiste à s'abstenir de la vie sexuelle, à y demeurer étranger. Sans doute les appétits demeurent au fond de la nature animale, ils n'y restent ni calmes ni inactifs, et souvent le continent les sent naître, grandir, se soulever violemment ; mais il leur oppose une résistance volontaire, raisonnée, et il arrive à les maîtriser. C'est une source de peines, et aussi de mérites. L'instinct,

grâce à Dieu, ne gouverne pas la volonté, la raison ne saurait céder à la bête.

Le sens génital est impérieux chez tous, mais dans le célibat il doit être asservi et domestiqué. Quand il parle, on le fait taire : on sait qu'il demande le mariage et ne peut être satisfait que dans sa fin. Celui qui prétend vivre en dehors du mariage doit renoncer à ce sens et faire tomber l'appétit qui n'a plus d'objet. Les organes génitaux existent, mais ils ont leur attribution définie et ne peuvent servir qu'à atteindre leur but naturel.

Les sectaires ne peuvent croire à la réserve de la continence, au repos des organes ; et quand ils l'admettent, ils se donnent le malin plaisir d'y voir un amoindrissement et une déchéance de la nature. Pour dégoûter la jeunesse, ils vont répétant que les hommes chastes ont *perdu quelque chose*, alors qu'ils ont vraiment gagné par le détachement des sens l'élévation de l'esprit, le développement du cœur et la plénitude de la vie. Pourquoi les calomnient-ils ? Pourquoi en parlent-ils comme de « mutilés que la

société rejette, que la nature répudie ? »

Les jeunes gens se garderont de tomber dans cette grossière erreur qui n'est qu'un piège tendu à leur candeur.

Les continents, qu'on le sache, sont des *mâles* comme les autres, mais ce sont des *mâles supérieurs* qui sont maîtres de leurs sens et savent les subordonner à la loi supérieure de l'esprit. La chasteté n'enlève rien à l'homme, elle n'est réelle, grande et méritoire qu'avec l'intégrité des organes et la lutte vaillante, raisonnée, qu'elle suppose.

C'est en vain que les ennemis jurés de la chasteté font appel à l'orgueil, à l'ignorance, à la pire passion pour dégoûter et décourager les continents, les ramener à la chair et les ravaler au niveau des luxurieux, c'est-à-dire des bêtes : ils travaillent en pure perte et n'arriveront pas à enlever à la vertu sa divine auréole et à faire prendre pour un amoindrissement et une déchéance ce qui est manifestement l'honneur viril et le relèvement surhumain de la nature.

La chasteté chrétienne suppose une continence absolue, et l'on comprend que les ennemis de Dieu ne la croient ni accep-

table ni possible : on ne l'observe pas en dehors de la foi. Le célibataire, tel que l'Eglise le veut, n'est pas seulement continent *en fait*, il l'est *d'intention*. Il y a là une rigoureuse servitude ; et quand le Divin Maître l'a imposée à notre cœur, il n'en a pas caché le poids, mais il a donné le moyen de le supporter : il a promis l'assistance de sa force à ceux qui se feraient *eunuques volontaires*. « Entendez-le bien, dit-il, il y en a que la naissance ou la cruelle industrie des hommes *mutilent dans leur chair ;* mais ceux qui ont reçu le don de Dieu *se mutilent spirituellement* pour le royaume des cieux. *Que celui qui peut comprendre comprenne*. Il y a là un mystère. » Voilà le *secret de la chasteté chrétienne*, la mystérieuse puissance de la grâce !

La *mutilation spirituelle*, dont Jésus-Christ nous a donné le divin modèle et la sublime leçon, est la seule que comporte le célibat, la seule que préconise et commande la foi : les croyants en sont uniquement capables et en donnent le grand et réconfortant exemple au monde. L'antiquité païenne s'est nourrie d'impureté et a tou-

jours ignoré la *vraie continence*, celle qui résulte de l'empire de la volonté sur les passions, éteint tout désir charnel et maintient le cœur chaste ; mais en présence du débordement des mœurs, elle a dû comprendre un jour la nécessité de ne pas satisfaire tous les caprices du sens génital, de retenir ses dangereuses ardeurs, ses extravagants emportements et d'imposer des limites aux excès de la luxure. Toutefois, bornée par les étroites vues du matérialisme, sans règle morale positive, sans sanction efficace, elle a misérablement échoué. Elle n'a su concevoir qu'une *continence matérielle*, toute extérieure et a voulu la réaliser par des moyens coercitifs et sanglants : la *castration* et l'*infibulation*. La tentative est curieuse et montre bien l'abîme qui sépare la foi chrétienne du paganisme : nous devons nous borner à la signaler ici [1].

La *castration* des anciens est une cruelle et inutile opération : elle ne donne pas la vertu, mais la *stérilité*. Les *eunuques*, privés

[1] Cf. Dr S. *La Morale*, 9e éd., t. I.

de l'organe viril, incapables de satisfaire leur propre sens ou du moins de pratiquer l'acte charnel, ont été, dans la société romaine, d'infâmes instruments de luxure et ont servi les pires passions : leur *continence* était illusoire et fausse.

Voilà pourtant la seule réserve que les anciens aient connue ! Elle est grossière, artificielle et répugnante, aussi opposée à la chasteté chrétienne que la matière l'est à l'esprit. La raison la condamne tout autant que la foi. Qu'elle soit brutalement imposée à des jeunes gens dont elle maîtrise pour un temps les excès sans corriger les vices, ou qu'elle serve les plus viles passions du libertinage, elle n'a rien de libre ni d'honnête, et soulève toujours le dégoût et le mépris.

Il est une autre *mutilation* que les luxurieux connaissent trop bien, qui s'observe à tous les âges et qui résulte directement du débordement des passions : parlons-en. L'incontinence entraîne à sa suite les maux les plus variés, les plus graves, et au premier rang l'*impuissance*. Celui qui a mésusé du sens reçoit de la nature épuisée et en

révolte une leçon méritée, une punition salutaire : il devient incapable de répondre à l'aiguillon de la passion qui faisait ses délices et sa vie, il a des organes qui n'obéissent plus à ses désirs charnels et *qui sont comme s'ils n'étaient pas*. Voilà les éclopés du vice génésique, les vrais *mutilés*.

Ne craignons pas de rappeler leur triste exemple et n'hésitons pas à l'opposer aux contempteurs de la continence. Ces *mutilés* sont bien coupables et peu intéressants : ce sont des victimes volontaires de la débauche. On ne les rencontre pas dans le camp des croyants, des chastes et des purs.

Ceux-ci gardent l'honneur de leur corps, l'intégrité de leurs organes et n'y subissent pas la moindre flétrissure, la plus légère atteinte. Ils ne se soumettent librement qu'à une seule contrainte : celle de leur volonté et de la loi de Dieu. Leur continence n'a rien de forcé, rien de matériel, elle met en jeu le cœur et la volonté, les détache de la chair et de ses basses convoitises et les élève vers le principe de tout bien et la source de toute pureté, vers le Dieu d'amour et de charité.

CHAPITRE VIII

COMPLICE OU VICTIME

L'homme qui s'enivre trouve souvent dans l'opinion vulgaire une fallacieuse excuse : on dit que ses excès n'engagent que sa personne, ne sont préjudiciables qu'à lui-même, sans intéresser autrui. L'erreur est singulière, car tous les membres du corps social sont solidaires, et la faute d'un seul retombe nécessairement sur tous les autres. Mais le sophisme n'en est pas moins populaire : l'ivrogne, répète-t-on, est un brave homme qui *ne fait de mal à personne*... qu'à lui-même, on l'excuse volontiers, et on verse des trésors d'indulgence sur un vice abject et détestable.

On n'en saurait dire autant de celui qui nous occupe. L'homme qui veut satisfaire

sa passion génitale et se jette dans la fornication n'est plus *seul*. Il lui faut une femme, *complice ou victime*. Et l'important est de savoir que cette nécessité double la faute et la responsabilité. Le fornicateur ne fait pas seulement tort à son honneur, à sa santé, à sa vie morale et physique, mais il attente aussi à l'honneur, à la santé, à la vie morale et physique de la malheureuse qu'il s'associe et qui lui sert d'instrument.

Cette considération est importante. Se présente-t-elle à l'esprit du jeune homme qui va faire le pas fatal ? En accomplissant l'acte coupable, se doute-t-il de la lourde responsabilité qui pèse sur ses épaules ? Il n'est pas permis de le croire ; mais nous savons que la troublante pensée de la complaisante coopératrice poursuit et inquiète le fornicateur, quand il est rendu à lui-même, quand le feu de la passion est tombé, quand il voit froidement l'abîme de sa faute. Une telle inquiétude est légitime, bien que tardive : on souhaiterait qu'elle se présentât de bonne heure au cœur de tous ceux qui sont tentés d'aban-

donner le droit chemin, car elle serait de nature à les retenir.

Il est mal de violer la loi de Dieu et de se perdre ; mais comme la faute grandit et s'aggrave quand on entraîne dans la perdition un de ses semblables surtout pour la misérable satisfaction du sens ! N'est-il pas honteux, l'homme qui n'hésite pas, en vue d'une éphémère jouissance, devant la coupable séduction, celui qui ne craint pas de corrompre et de souiller une innocente jeune fille ? Le fait n'est pas aussi rare qu'on le croit.

Le luxurieux naturellement blasé aime la « chair fraîche » : il témoigne d'une prédilection marquée pour la fleur virginale, pour la femme neuve, pure, inexpérimentée. L'accès en est plus facile, l'abord plus engageant ; et l'on escompte un plaisir plus intense. Toutefois l'entrée en relation est longue, difficile, mais elle a des apprêts infinis qui amusent, un imprévu qui plaît, et la victoire apparaît si assurée à qui veut la préparer et l'attendre ! Aussi avec quelle patience, avec quel art machiavélique on combine l'investissement et l'assaut de la

volonté féminine ! Le mensonge impudent en fait tous les frais. La jeune fille naïve se laisse aborder, son chevalier d'aventure est plein d'amabilité et de prévenances et lui promet, en de mielleuses paroles, tout ce que son cœur peut désirer, le respect, le dévouement, l'amour, le mariage surtout, il l'accable de serments et de cadeaux. Comment, la passion et la légèreté aidant, n'arriverait-il pas à ses fins ?... La faute est commise, et aussitôt le séducteur satisfait abandonne sa victime au plus triste sort.

Ce crime est de tous les jours, et, s'il échappe à la vindicte des lois, il subit l'inflexible condamnation de tout honnête homme. Nous pensons que la jeunesse s'en détournera avec horreur et gardera toujours pour l'innocence le respect qui lui est dû.

On ne fait pas toujours une *victime*, mais on trouve aisément une *complice*. Les coureurs de « bonnes fortunes » ne rencontrent pas nécessairement sur leur route, à discrétion et sans peine, une jeune enfant à tromper et à pervertir. L'offre n'est pas en proportion de la demande. L'innocence

est parfois si bien gardée et le plaisir est toujours si tentant, si pressant que le sens se contente d'une proie moins riche et plus accessible. Il y a tout un monde de femmes faciles, *coureuses* ou courtisanes de tout âge et de tout rang : le luxurieux s'adresse à elles sans erreur ni crainte, il les trouve toujours prêtes aux plaisirs de l'amour. Elles n'ont plus ni mœurs à garder ni virginité à perdre, elles ont renoncé à toute vertu, à toute pudeur, elles se livrent, se vendent, se prostituent au premier venu.

Il ne faut être ni délicat, ni difficile pour aller à de pareilles filles et satisfaire avec elles sa passion. La joie brutale qu'on peut tirer de ces rapprochements ne compense vraiment pas la honte et le dégoût qui s'y attachent. C'est la *bête* qui cherche la *bête* et qui la trouve ; mais quelle associée misérable, quelle *bête immonde* que cette « rouleuse » dont les faux transports s'adressent indifféremment à tous, dont les embrassements coupables sont sans élan et sans fraîcheur, dont les charmes vingt fois fanés et profanés par des « adorateurs » de rencontre sont sans vertu et sans attrait !

A quels indignes abaissements ne descend pas l'homme qui oublie son devoir dans une passion criminelle ? A quelles honteuses compromissions ne consent-il pas dans ces unions d'une heure ? Il prétend y trouver le plaisir et il n'y rencontre que la honte ; il y cherche le bonheur et ne s'en retire que la déception dans l'esprit et le désespoir dans le cœur. On appelle volontiers « filles de joie » les malheureuses qui se prêtent aux plaisirs lascifs et font de leurs corps le plus infâme commerce. Amère dérision des mots ! Les joies que le sens génital recherche et prétend obtenir par une brutale satisfaction sont rapides, fugitives et ne laissent après elles que lassitude, regrets et désillusions : elles violent la loi de Dieu, détruisent la paix de la conscience et ne seront jamais, pour l'âme avide d'infini, que de « mauvaises joies », comme parle si bien Virgile.

La fille, même légère, même vicieuse, ne serait pas irrévocablement perdue et pourrait, dans une forte et salutaire réaction, revenir au devoir et réparer le passé par une vie de travail et d'honneur ; mais

les exigences de l'homme de débauche la poussent, l'excitent et la maintiennent le plus souvent dans son infâme commerce. Et elle roule, de degré en degré, aux abîmes du vice et de la misère, pour finir à la maison publique, à la prison, à l'hôpital. La responsabilité de ces navrantes déchéances incombe un peu à la faiblesse de la femme, mais le luxurieux qui en a abusé en prend aussi sa large part. Le pouvoir a souvent parlé de combattre, de limiter la prostitution féminine ; et toujours a surgi la même réponse douloureuse : *Que les hommes commencent !*

Jeunes gens, relevez ce défi, défendez et sauvez l'honneur du sexe fort. Montrez, par une énergique décision et une saisissante originalité, que vous êtes dignes de votre rang et capables de vertu, résolus à promouvoir et à assurer la restauration de la continence et le relèvement des mœurs publiques !

CHAPITRE IX

LOIS DE LA CONTINENCE

La continence, nous l'avons dit, n'est pas une vertu simple et facile, d'usage courant et à la mode, telle que chacun puisse l'acquérir naturellement sans peine et sans combat : il faut la gagner de haute lutte et la garder soigneusement, parce qu'il faut vaincre le monde et la nature même. Elle est le prix de généreux et persévérants efforts, elle exige une énergique tension de la volonté appuyée sur des raisons de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel.

Le jeune homme, dont le cœur s'éveille et s'agite avec une inquiète curiosité et de puissants désirs, n'y trouve pas tout prêt

le remède de la concupiscence, tout formé le frein des basses convoitises. Au milieu du bouillonnement des passions, il doit s'armer de courage, et, pénétré de son devoir, conscient de ses moyens, se préparer à une longue et pénible lutte. La victoire n'appartient qu'aux vaillants et aux humbles.

On ne naît pas continent ;

On le devient par le sacrifice et par la prière.

La nature nous apporte, à la puberté, la convoitise de la chair et les brûlantes ardeurs du sens ; elle ne nous apprend pas le devoir de les maîtriser ni l'art de les vaincre.

C'est à la raison qu'appartient ce capital office. Mais comment soutenir l'assaut des puissances inférieures ? Comment lui opposer une digue insurmontable ? Ce serait une grave erreur de croire que la résistance s'improvise au gré de chacun et suivant l'occasion, et qu'il n'y a pas de règles précises inspirées par la logique et l'expérience des siècles. La continence a ses lois que prescrit l'éternelle morale, et celui

qui prétend à l'honneur de la chasteté doit les connaître et les pratiquer sans omission ni relâche.

La première loi de la continence est d'embrasser l'homme tout entier, d'être à la fois dans son corps et dans son esprit : elle suppose nécessairement la *chasteté intérieure* et la *chasteté extérieure*, la première étant toujours l'origine et la base de la seconde. Ceux qui prétendent se passer de l'une ou de l'autre sont des présomptueux et des ignorants : ils ne tiennent pas compte des conditions de notre nature et s'exposent aux pires défaillances.

La continence n'est pas seulement l'abstention de l'œuvre charnelle, le renoncement aux fonctions actives de la vie sexuelle, c'est la pureté de cœur et d'esprit, l'abstention de pensées et de désirs vénériens. Toute sa vertu, toute sa force viennent de l'accord de toutes les puissances de notre être pour vivre dans l'innocence. Que la continence serait vaine et fragile, si elle ne prenait pas racine dans le cœur et si, tout extérieure et de surface, elle faisait place, au fond de la conscience, aux secrets et

tumultueux désordres de la lubricité ! C'est peu de garder au dehors la réserve sexuelle, si l'on ne tient pas les ardeurs du cœur contenues sous la loi du devoir, si l'on n'éloigne pas sévèrement et sans cesse de l'imagination toutes les occasions de troubles, si l'on n'observe pas en un mot, dans toute son ampleur, la chasteté chrétienne.

Voilà la condition première, indispensable de la continence. Il ne suffit pas d'être continent *en fait*, il faut l'être *d'intention*. La chasteté ne doit pas être seulement dans le corps, mais dans le cœur et dans la volonté.

Dieu nous garde de méconnaître la pénible et rigoureuse servitude qu'une telle continence impose, non plus que les joies pures et suaves qu'elle procure ! Les âmes chrétiennes seules sont capables de goûter ces joies ineffables comme de supporter la contrainte morale dont elles sont le prix ; mais, si elles acceptent volontairement, généreusement et gaiement le fardeau, elles ne s'attribuent pas le mérite de la chasteté : elles savent qu'il revient à Dieu même qui les comble de sa grâce et à son

Eglise qui leur prodigue les vertus de ses sacrements.

L'homme que la foi ne fortifie pas est incapable de pratiquer la chasteté.

Cette vérité capitale a été vainement contestée par les adversaires de notre divine religion : elle est certaine, indiscutable, basée à la fois sur la raison et les faits. L'antiquité païenne en fournit à la fois la preuve la plus complète et la plus convaincante. Elle a connu le courage, l'abnégation, le dévouement, la tempérance, toutes les vertus naturelles et elle les a portées parfois jusqu'à l'héroïsme, *elle a toujours ignoré la vraie continence*. Ne lui demandez pas le moindre trait de chasteté ; sa force d'âme n'atteint pas à cette hauteur et se montre absolument incapable de garder l'innocence ou d'arriver à la pureté, ces deux fleurs exquises que l'esprit du Christ a fait naître et a multipliées à profusion dans les temps nouveaux...

Mais est-il besoin de remonter si haut pour établir notre thèse ? Ne trouve-t-elle pas sa démonstration éclatante dans l'abîme de débauches et de turpitudes où

sombre la société contemporaine sans mœurs et sans foi ? On a voulu de nos jours supprimer le culte, rayer Dieu, instituer une morale indépendante ; et on récolte les fruits d'une criminelle apostasie. Les bases de l'ordre social sont ébranlées, parce qu'on a perdu le sens nécessaire de l'autorité et du respect, et l'avenir inquiète les esprits sages. Les jeunes générations, élevées loin de toute religion sans le frein de la vraie morale, n'ont plus qu'une crainte, celle du gendarme, se livrent aux plus bas instincts et perdent leur âme et leur santé dans des excès sans nom. La pudeur extérieure existe, la chasteté est plus ou moins observée à la surface, parce que les lois civiles la commandent encore sous les peines les plus graves ; mais le fond des cœurs est ulcéré, gangréné par la luxure et perdu à jamais pour l'honnêteté.

On ne transige pas avec l'honneur, on ne transige pas davantage avec la chasteté. La continence ne supporte pas de partage : il faut l'accepter dans son intégrité et dans toute son ampleur. On la perd à la

moindre concession, à la plus petite faute. Il faut en garder la blancheur immaculée et en subir la servitude à la fois douce et rigoureuse. L'abstention de tout ce qui blesse la pureté en est la condition inéluctable.

C'est pourquoi il faut non seulement renoncer aux pensées et aux désirs vénériens, mais fuir avec empressement, avec constance toutes les occasions où l'impureté a accès, où la vertu est exposée. C'est là, il faut le reconnaître, une rude et noble tâche que s'imposent les continents : elle n'est pas au-dessus des forces humaines, mais elle exige une sérieuse application de la volonté Ceux qu'elle rebute et qui, après y avoir renoncé, s'étonnent de n'avoir plus la chasteté, sont d'une rare inconséquence.

La concupiscence a les ardeurs d'un feu violent et en présente les dangers. Comment ne pas être brûlé quand on s'y lance ? Comment ne pas succomber à la tentation quand on la fait naître ou qu'on la recherche ? *On ne joue pas avec le feu*, on ne s'expose pas au danger quand on

veut l'éviter et se sauver. Or la paix et l'innocence du cœur ne sont qu'à ce prix : l'abstention absolue de l'œuvre de chair et la fuite constante des occasions.

La *chasteté*, nous l'avons dit, doit être à la fois *extérieure* et *intérieure* : il est nécessaire qu'elle intéresse et embrasse le corps et l'esprit, l homme tout entier.

La *chasteté extérieure* a une importance qu'il serait imprudent de méconnaître : elle dépend sans doute de l'intérieure, comme le corps dépend de l'âme ; mais, en raison de notre nature sensible qui nous rend si prompts et si fragiles à l'occasion, elle est aussi la condition et souvent la sauvegarde de la vraie continence.

Tous les sens doivent observer la modestie.

Les yeux, ces fenêtres ardentes de l'âme, sont étroitement surveillés : ils se gardent des regards indiscrets, des provocations lascives, des lectures imprudentes et dangereuses, des spectacles malhonnêtes.

Les oreilles se ferment obstinément aux propos qui offensent la pudeur, poussent

à la débauche ou attaquent la morale.

Le tact est très susceptible. On se garde des caresses efféminées, des accès de mollesse et d'abandon, des attouchements imprudents et mauvais.

La langue est retenue sur les mille questions où elle pourrait s'égarer : elle se préserve avec soin de toute parole inconsidérée, de toute expression grivoise ou prêtant à l'équivoque.

Le nez a un devoir relativement facile : il évite les odeurs provocantes, les parfums qui troublent l'imagination et excitent le sens.

En observant la chasteté des sens, on assure souvent celle du cœur et on prévient les tentations et les chutes de l'âme : on l'a dit justement, le dehors protège le dedans, celui qui veille sur son corps garde son âme.

La *chasteté intérieure*, que nos ennemis feignent d'ignorer ou s'ingénient à contester, n'en reste pas moins l'œuvre maîtresse, aussi nécessaire que difficile, de la continence chrétienne ; et elle n'est le fruit que d'efforts généreux, persévérants, in-

cessants. Tout ce livre est consacré à montrer ses éléments et ses moyens. Nous nous bornerons à en signaler ici les grandes lignes, à en découvrir la racine maîtresse.

La mémoire doit être étroitement surveillée : tous les souvenirs dangereux en sont sévèrement bannis, mais ils tendent à reparaître sans cesse, et c'est parfois une rude tâche de les refouler et de les chasser.

L'imagination doit être réprimée à chacun de ses écarts et portée de suite, avec décision, maintenue avec fermeté dans une voie indifférente ou salutaire.

Le cœur doit être contenu et guidé dans ses aspirations, modéré dans ses mouvements, l'esprit veut être retenu sans cesse sur la pente rapide et glissante de la sensualité, où nous incline la nature.

Mais, dans cette continuelle surveillance de notre for intérieur, la volonté a le rôle prépondérant, décisif : forte, éclairée, elle conduit les facultés et les sauve de tout accident ; faible, incertaine, ignorante, elle se prête aux tentations, facilite les compromis, les chutes et précipite la ruine de l'âme.

Que la volonté soit droite, clairvoyante, énergique, et l'esprit s'attachera docilement à la continence, s'y tiendra sans relâche et triomphera toujours des assauts multipliés de la concupiscence, sûr de lui-même et confiant en Dieu qui veille amoureusement sur ses fidèles et proportionne ses grâces à leur bonne volonté.

CHAPITRE X

COMMENT ON RESTE CHASTE

Nous l'avons dit et nous avons souvent l'occasion de le répéter, le secours d'en haut est nécessaire à l'homme pour garder la chasteté ; mais ce serait une grave erreur de croire que la grâce suffit, et que la vertu ne repose pas d'abord et avant tout sur les aspirations du cœur et de l'esprit, sur les libres et méritoires efforts de la volonté.

Dieu vient toujours à l'appui de notre faiblesse, *mais il attend ces efforts*, et les seconde de sa toute puissante action. La vieille maxime est toujours vraie : *Aide-toi, le Ciel t'aidera !*

Parmi les facteurs qui sont à notre disposition et qui relèvent de l'ordre naturel,

il faut en noter trois aussi sûrs que puissants : l'*habitude*, le *travail*, la *fuite des occasions*. Tous ceux qui les mettent en œuvre et sont d'ailleurs pleins de bonne volonté sont certains, avec l'aide de Dieu, de lutter avec succès, de triompher des obstacles ordinaires et de maintenir leur vie dans la voie droite de l'honneur et du devoir.

L'automatisme joue un grand rôle, un rôle prépondérant dans notre vie journalière ; et la plupart de nos actes sont machinaux, inconscients, résultant d'un premier acte posé délibérément et qui arrive à se répéter comme mécaniquement. C'est le fait de l'*habitude* qui est bien connue et constitue, on l'a dit justement, une *seconde nature*.

Les désastreux effets de l'habitude sont trop connus pour que nous ayons besoin de les rappeler ici. C'est par l'habitude que les défauts s'acquièrent et grandissent, que les vices envahissent l'âme et s'y enracinent si profondément. Il a suffi d'un premier consentement de la volonté pour ouvrir la porte à la mauvaise habitude, pour créer la passion coupable.

L'ivrogne a toujours subi un premier entraînement, où sa liberté a misérablement sombré : dès lors il n'oppose plus qu'une résistance atténuée et décroissante aux sollicitations de plus en plus vives de l'appétit, et il s'enfonce fatalement, progressivement dans son vice funeste et dégradant. C'est également l'histoire du luxurieux et de tous les débauchés.

Si l'influence de l'habitude est aussi pernicieuse que puissante dans les abîmes du mal, il ne faut pas méconnaître, comme on le fait trop souvent, celle qu'elle possède dans la voie droite du bien. Cette influence est incontestable : l'important est d'en tenir compte et de l'utiliser.

La vie présente toujours à ses débuts un moment décisif, l'heure où elle doit choisir sa route : c'est à nous de l'orienter convenablement, de fuir la mauvaise voie et de prendre courageusement la bonne. L'importance du *premier pas* est telle que nous lui consacrons tout un chapitre à lire et à relire pour tout adolescent conscient de son devoir et soucieux de sa destinée [1].

[1] Chapitre XIV. p. 123.

Quand l'homme est livré à lui-même, sans le guide tutélaire de la famille, il est très exposé à prendre une mauvaise détermination, à faire fausse route ; et celui qui ne se trompe pas et s'oriente bien a un réel mérite ou une rare chance. Heureux les jeunes gens qu'une éducation chrétienne a prémunis des malsaines influences, préservés de la contagion du mal, insensiblement dirigés et affermis dans les sentiers de la vertu et largement dotés de bonnes habitudes ! La vie devient facile grâce à l'impulsion première ; et bien coupable est celui qui ne répond pas à cette délicate attention de la Providence en restant fidèle au devoir et à Dieu !

La continence a de meilleurs soutiens que l'habitude, mais elle y trouve un merveilleux point d'appui, qu'on ne doit jamais mépriser ni rejeter. Sans doute ce serait une dangereuse illusion de se fier à l'usage d'une saine pratique, de s'y reposer mollement dans une douce quiétude, de se croire à l'abri de la tentation et du danger. Il ne faut pas demander à l'habitude plus de services qu'elle n'en

comporte. Elle n'est utile et acceptable qu'autant qu'elle soutient la volonté et facilite les actes de vertu. L'énergie demeure toujours le grand moteur, l'indispensable ressort de notre vie.

Pour se garder dans la pureté, il ne suffit pas d'avoir cette pureté, il faut être décidé à tous les sacrifices pour la conserver et la défendre, il faut être toujours en garde contre l'ennemi du dedans et du dehors. Sans cesse *sur le qui-vive,* voilà la formule de l'existence honnête.

Sentinelle vigilante, l'âme ne manque pas de surveiller ses sens, son imagination, son cœur, de tenir l'attention en éveil et ne se regarde jamais comme assurée de ne pas faillir, car la chair est faible, et la volonté ne peut rien sans l'aide de Dieu.

Mais, quoi qu'en pensent ceux qui reprochent à l'habitude d'être sans liberté, sans mérite et sans vertu, on n'en doit pas médire quand elle favorise les inclinations légitimes, quand elle maintient dans la voie droite. Il ne faut pas craindre d'user de l'automatisme qui sert le bien. Ne rougissons pas des vaines critiques dont on

accable la faculté *passive* et n'hésitons jamais à suivre la *sainte routine* de la vertu et du devoir.

L'habitude règle la vie, mais n'empêche pas les ardeurs du cœur, les suggestions du dehors et du dedans, en un mot les *tentations*. Pour vaincre ces assauts du mal, ce n'est pas assez de maîtriser la sensibilité, il importe encore de l'occuper, de la nourrir en quelque sorte, d'une manière utile et profitable. Il ne suffit pas de contenir les passions, il faut, en les dirigeant dans la voie droite et normale, leur donner un dérivatif. Le plus simple et le meilleur est assurément le *travail*.

Quelle que soit la force de la volonté, elle serait impuissante à nous maintenir dans le devoir, même avec le précieux secours de l'habitude, si la sensibilité n'avait un aliment proportionné à l'activité. L'oisiveté est la pire des conseillères, la source des mauvaises pensées et des tentations ; et l'histoire montre que les plus grands esprits, les plus nobles cœurs y ont parfois trouvé l'écueil de la perdition et de la mort.

Mais à quoi bon interroger l'histoire ? La conscience n'est-elle pas là pour prouver à chacun de nous que l'agitation des sens est incessante autant qu'inquiète, que l'esprit est prompt, brouillon et veut être occupé pour éviter les sottises et échapper aux tentations ? L'imagination qu'on ne fixe pas vagabonde, s'excite elle-même, passe des objets futiles aux indifférents et arrive vite aux mauvais, aux pires. L'homme qui est désœuvré et qui s'ennuie est déjà sur la pente du mal : il cherche partout la distraction, l'amusement et il s'expose au jeu dangereux et fatal de la tentation.

Il faut fuir résolument l'oisiveté qui laisse libre cours aux passions et que la sagesse antique a justement qualifiée de *mère de tous les vices*. Il faut non seulement s'adonner au travail, mais l'aimer en raison de ses avantages. Sous toutes ses formes, il a des vertus surabondantes que l'hygiène et la morale exaltent à l'envi [1], et que nous nous bornons à rappeler ici : il occupe l'esprit, épuise les nerfs, fortifie

[1] Cf. Dr S. *Hygiène pour tous ; La Morale*, 9e éd., t. III.

l'organisme et constitue le plus sûr rempart, le plus puissant préservatif contre l'ennui et la débauche.

En accaparant à la fois l'attention et les sens, le travail tient la chasteté sous bonne garde, fortifie le cœur et l'arrache au péril des tentations : c'est l'un de ses inestimables avantages. L'éveil du sens est toujours à redouter. Il n'y a pas à le nier, en effet, la sensibilité est vive, ouverte et susceptible de s'exciter, de s'enflammer, si on ne la surveille pas étroitement, si on l'expose aux excitations de tout genre qui la cherchent partout et sans cesse.

Pourquoi aller au-devant du péril, par une témérité insensée, par une puérile bravade ? Pourquoi risquer son âme dont on connaît le prix ? On peut à la rigueur compter sur son intelligence, mais on ne saurait répondre de son cœur. Il est prudent de se réserver, de ne pas ouvrir la porte aux passions : *on ne joue pas avec le feu.*

L'occasion est donc le grand ennemi de la continence : c'est elle qu'il faut craindre, et qu'on doit non seulement éviter, mais

obstinément fuir. *L'occasion fait le larron.* Si vous la cherchez, vous n'avez qu'à vous attendre à ses effets, à la défaillance et à la chute. Si vous l'évitez, au contraire, si vous la fuyez, vous faites preuve de décision et de courage et vous êtes sûr d'échapper pour cette fois au danger et de préserver votre âme. Aucune loi n'est plus infaillible que celle-là, parce qu'elle repose sur la raison et sur une expérience de tous les jours, de tous les temps.

Les précautions les plus minutieuses sont vaines si nous allons au-devant des objets qui appellent ou réveillent la passion, si nous offrons à la sensibilité avide les moyens de s'exalter, de troubler notre jugement, de nous dominer et de nous égarer. Les jeunes gens qui, pris d'une folle témérité, cherchent les occasions au lieu de les fuir et se plaignent ensuite d'avoir la conscience inquiète, d'ignorer le bonheur de l'âme, d'être esclaves de leurs vices ne sont pas raisonnables : ils sont les victimes de leurs imprudences, les propres artisans de leur misère.

La nature obéit fatalement à ses ins-

tincts, suit nécessairement sa pente. Il ne faut pas l'accuser de nos égarements, mais s'en prendre à la seule volonté coupable. Comment le désir de la chair, inné en chacun de nous, résisterait-il aux sollicitations sensuelles que tant de malheureux lui offrent à plaisir? Comment ne s'allumerait-il pas avec ardeur, le feu que tant d'excitations attisent? La chair répond toujours à sa fin ; tandis que l'esprit aveuglé ou perverti trahit trop souvent son devoir et son Dieu.

Mais il ne faut pas seulement éviter les occasions, il faut les fuir. Or ces occasions nous suivent partout, nous cherchent à leur tour et avec une telle insistance qu'on ne sait comment y échapper. Jetez le regard sur le monde contemporain où la destinée vous appelle à vivre, et dites s'il n'est pas une occasion perpétuelle de mal, un danger permanent pour la continence : il ne respecte pas la chasteté ni même ces vertus délicates qui en sont comme le précieux vêtement, l'honneur, la décence et la pudeur.

Que les continents soient avisés et vigilants ! Les pièges sont semés sur la route, et à chaque pas l'occasion les guette. A eux de se défier ! Hélas ! les âmes jeunes et candides s'abusent aisément et sur le monde et sur elles-mêmes : elles se croient fortes, se lancent de confiance et se laissent prendre. C'est la matière qui a raison de l'esprit.

Que de catastrophes ainsi nées de la curiosité et des mauvais livres ! Les lectures dangereuses pour les mœurs ne sont plus éliminées de la circulation par la censure, elles sont d'ailleurs si nombreuses qu'elles pénètrent partout et qu'il est difficile d'en préserver les âmes, sauf au foyer : il faut le regretter pour la morale.

La jeunesse présomptueuse aime à prétendre qu'elle peut tout lire. Nous estimons le contraire, et nous savons par l'expérience que sa vertu trouve là un écueil redoutable On ne fera jamais assez pour l'en préserver.

Nous connaissons un adolescent qui a lu autrefois dans la *Revue des Deux-Mondes* une page d'un romancier où l'acte charnel

était amoureusement décrit. Cette page l'a frappé : après l'avoir dévorée, il en a gardé une impression aussi mauvaise que profonde. Le romancier a conquis depuis lors la renommée, est devenu membre de l'Académie française ; mais il ne faut pas envier sa gloire au prix de l'effroyable responsabilité que quelques lignes, oubliées peut-être, lui font encourir.

Faut-il rappeler ces premiers romans d'un littérateur qui, en faisant une part sinistre à la pire lubricité, ont allumé l'intérêt et le sens, et exercé de cruels ravages dans des milliers d'âmes? On nous dit que l'auteur a renié ses premiers égarements dans ses derniers livres : est ce suffisant? La responsabilité d'un écrivain est énorme : malheur à celui qui scandalise les jeunes et les faibles, les petits et les purs, honte à celui qui ne tourne pas son talent à la défense de la vérité et de l'honneur !

C'est dans les livres que le plus souvent la jeunesse apprend le mal et pervertit son cœur [1]. Le jeune adolescent flaire partout

[1] Mais il y a de *bons* livres, et nous en donnons à

curieusement, aperçoit un livre suspect ou nouveau, s'en empare, l'emporte à la dérobée dans sa chambre et le lit d'un trait : quel profit en tire-t-il pour son âme ? L'esprit ne comprend pas, mais le sens trouve son aliment malsain et s'en nourrit voluptueusement. L'innocence se perd vite à ces malsaines lectures, dont on ne saurait trop détourner la jeunesse dans l'intérêt de sa santé physique et morale.

Est il besoin de signaler — et de stigmatiser le mal fait par les théâtres et les cafés-concerts, avec l'apologie éhontée, constante et toujours recherchée de la fornication et de l'adultère, avec les propos les plus licencieux, avec les scènes intimes et scabreuses, avec les actrices provocantes et dénudées, avec les danseuses en maillot, avec les *poses* dites *plastiques* qui seraient mieux appelées lubriques, etc. ? Faut-il citer les turpitudes du même genre qui s'étalent dans les milieux ouvriers, les « anatomies » des baraques de foire, les « nuds » des musées et des « salons » ? Il

la fin de notre ouvrage une liste utile à la jeunesse.

y aurait trop à dire sur ce triste et malpropre sujet.

Combien de jeunes gens, — et même de vieux, — se gardent des spectacles déshonnêtes ? Combien aussi peuvent avouer qu'ils ont connu là la première honte de la faute, qu'ils y ont trouvé le tombeau de leur chasteté, précieusement cultivée par la tendresse d'une mère ou les soins de maîtres dévoués ?

Pour tout dire, c'est dans la famille même que la chasteté commence aujourd'hui à être attaquée et bafouée : on y a transporté les mœurs faciles du théâtre, les légèretés les plus risquées, les décolletages les plus osés, et on va jusqu'à y jouer la comédie grivoise, peut-être cette revue fameuse : *En v'là de la chair !* qui dit l'objet de tant de faveurs, le triste vide de ces joies et l'écœurement final.

Toutes ces excitations sont mauvaises, dangereuses, et elles n'ont qu'un résultat certain, infaillible : la luxure, cachée, discrète ou publique suivant les gens ou suivant l'heure. Aucune chasteté n'y résisterait ; et il ne faut pas s'étonner que tous

les moralistes les condamnent. Elles ne tiennent pas plus compte de notre nature sensible que de la loi de Dieu.

Le feu de la concupiscence n'est pas au dehors, il est au plus intime de notre être. Même en l'absence de toute excitation, dans la plus profonde retraite et le recueillement le plus absolu, ce feu sait grandir et exercer ses ravages. Pourquoi, imprudents, insensés, irions-nous lui apporter encore des aliments et redoubler ses ardeurs ?

Les anciens, nos pères dans la foi, n'avaient pas de ces inconséquences dangereuses, ils ne jugeaient pas la chasteté intérieure moins importante, moins nécessaire que l'autre : tous leurs efforts tendaient à les unir et à les corroborer ensemble. Les ermites ne croyaient pas avoir trouvé la paix parce qu'ils s'étaient retirés du monde ; et, s'ils l'avaient cru, la conscience les aurait vite détrompés. Les tentations venaient parfois les assaillir dans la solitude, dans le désert, avec violence, avec une furieuse insistance ; et ce n'était pas trop de leur vie mortifiée, de leurs

pieuses industries et de la grâce de Dieu pour les repousser et garder la liberté de leur cœur.

Si la continence a un ennemi intérieur avec lequel il faut d'abord et surtout compter, elle rencontre au dehors, nous l'avons dit, des assaillants nombreux qui sont d'autant plus redoutables que le siècle leur est favorable et indulgent. Tout chrétien sait les dangers du monde. Les occasions où sa vertu doit être éprouvée sont fréquentes, et son premier devoir est de les connaître pour les éviter. Jeunes gens, garde à vous !

CHAPITRE XI

OU EST L'HYPOCRISIE ?

De toutes les qualités qui parent la jeunesse. les plus séduisantes sont assurément l'amour de la vérité, la droiture, le vif sentiment de la justice et de l'honneur, et c'est à elles que nous faisons appel pour l'engager dans les voies étroites de la vertu. Les ennemis de tout bien les connaissent comme nous et en redoutent l'action si puissante pour arracher l'adolescence aux turpitudes du mal. Aussi, par une infâme manœuvre, cherchent-ils à les tourner contre la chasteté : ils vont répétant que la continence, recommandée aux jeunes gens, n'est qu'un leurre, parce qu'elle dépasse les forces de la nature. Ceux qui se

prétendent continents, disent-ils avec une fière impudence, se trompent ou plutôt veulent tromper les autres : ce sont des menteurs et des hypocrites.

L'accusation qui se répète journellement doit être relevée : elle n'a pas le moindre fondement, elle est radicalement fausse.

Qui s'occupe, dans ce monde livré au travaïl ou au plaisir, d'une vertu aussi intérieure, aussi cachée que la chasteté ? Elle ne vise ici-bas ni la gloire ni les honneurs : elle vit de peines et de renoncement dans l'obscurité et le silence. Ce ne sont pas ses avantages temporels qui la recommandent et la font embrasser, mais la crainte et l'amour de Dieu. Elle a la conscience pour témoin et le ciel pour couronne. Le monde ne connaît pas ou méprise une vertu qui fleurit dans le cœur et que les anges seuls honorent ? Que viendrait faire ici l'hypocrisie ?

Accordons cependant à nos adversaires que celui qui a fait le premier pas dans la voie du mal est bien près de faire le second et demeure capable de toutes les bassesses. Rares sont les imprudents qui s'arrêtent

après la première faute et ne se réfugient pas dans une attitude compassée et fausse. Le mensonge va de pair avec l'impureté. La chasteté qu'on a entamée est comme le fruit dont parle saint François de Sales : elle est des plus difficiles à conserver, parce que l'âme a perdu l'honneur. Mais celle qui est entière, intacte, résiste superbement aux attaques du dedans et du dehors. La force des continents est souveraine, elle participe de Dieu qui l'inspire.

Accordons encore — car il faut tout dire — que des gens du monde arrivent à mener de front les pratiques *extérieures* de la religion et les plaisirs déshonnêtes. Ils sont impurs et singent l'innocence. Leur religion est toute de surface, sans racine dans le cœur. Ce sont manifestement des misérables, des *Tartufes*, des hypocrites. Mais leur double jeu n'a pas de durée : tôt ou tard il se découvre et doit prendre fin. On ne saurait être fidèle à l'Eglise et à la débauche, à Dieu et à Satan, on ne peut *servir deux maîtres*, comme dit l'Evangile. Il faut décidément choisir entre le bien et le mal.

Ces faux dévots sont heureusement rares et vite démasqués. Ils ne compromettent pas plus la foi que les voleurs n'engagent la finance, les charlatans la médecine, les traîtres le drapeau. En dépit des renégats, l'armée du bien garde ses fidèles, les *honnêtes gens,* que tout le monde arrive à connaître, à admirer et à envier.

L'hypocrisie n'est pas chez les continents, mais n'est-il pas vraiment trop facile de la découvrir et de la dénoncer chez ceux qui les calomnient et les attaquent ? Foyer permanent de luxure, le monde se pare audacieusement du manteau de la pureté et affecte des faux airs de pudeur. Qui s'y laisserait prendre ? Toute la vie sociale n'est qu'un mensonge : les principes de la morale sont tour à tour enseignés et violés, soutenus et vilipendés. Les attentats à la pudeur sont par exemple sévèrement punis par la loi : combien sont non seulement tolérés, mais encouragés par la mode, le livre, la presse, le théâtre ! Les mœurs sont plus fortes que les règles posées ; et il n'y a dans les institutions et dans les individus que chaos, misère et contradiction. Des

hommes au cœur impur, à la conscience bourrelée de fautes ont l'extérieur plein de gravité et de réserve et ne parlent volontiers avec componction que de dignité et d'honneur : *sépulcres blanchis* qui ont de l'apparence mais ne recèlent qu'une misérable poussière! C'est le même pouvoir qui préconise tout ensemble le vice et la vertu, qui subventionne les lieux de débauche et les écoles de morale, qui se constitue le défenseur du mariage et du divorce, qui poursuit les adultères dans les maisons meublées et les vierges dans les cloîtres...

Mais n'insistons pas sur ces oppositions qui blessent la vérité et la justice, sur ces antinomies scandaleuses qui sont monnaie courante à notre époque et concluons :

Le monde n'est que mensonge et hypocrisie, il est mal venu à calomnier la virginité, à parler sans raison de *paille* et à ne pas sentir la *poutre* qui l'aveugle.

CHAPITRE XII

HYGIÈNE INTIME

Le célibataire a la conscience très nette de son devoir : il ne se sert pas des organes sexuels, mais il ne les *ignore* pas. Il observe la pudeur, mais se garde d'une pruderie mal placée qui lui ferait méconnaître les exigences impérieuses de l'hygiène. Pour mieux dire, le soin des organes génitaux est indiqué, d'autant plus nécessaire qu'ils sont cachés, délicats et pourvus de nombreuses glandes. Tout homme qui se respecte le pratique sans hésitation. Il n'y a pas de honte à observer la propreté dans tout son être. On ne saurait condamner trop sévèrement l'incurie de ceux qui se négligent sur ce point.

La toilette intime de l'organe viril est simple et facile quant à la peau : nous n'y insistons pas. Dans les replis profonds de l'organe, s'accumulent des produits épithéliaux et gras, qui irritent à la longue la muqueuse et occasionnent des éruptions, du prurit, des végétations, etc. : il faut les faire disparaître. Il est clair que ce nettoyage doit être rare et subordonné à la nécessité. On s'abstiendra de recourir aux vinaigres et aux alcoolats de toilette qui sont irritants, aux odeurs et aux parfums qui provoquent une excitation dangereuse.

La sensibilité de l'organe est d'une extrême finesse : aussi la nature l'a-t-elle pourvu d'un capuchon protecteur. Il arrive parfois qu'une érection passive, la constriction du pantalon ou le frottement de la chemise par une marche longue et rapide fait rétrograder le capuchon ; et le seul contact de la muqueuse avec les vêtements suffit, chez les gens nerveux surtout, à causer une gêne atroce, une véritable douleur. Pour y remédier, il n'y a qu'à ramener le capuchon en avant, à sa place. La circoncision, en usage chez les Juifs, a l'avantage

de cuirasser le gland et d'écarter ces petites misères ; mais nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de revenir à la vieille pratique, en raison des inconvénients plus sérieux qui en résultent dans le mariage [1].

Faut-il rappeler que le canal de l'urèthre, avec sa longueur, avec son double office, avec les glandes qui l'accompagnent, est un organe très délicat et vulnérable ? Les excès de tout genre, surtout les excès vénériens et les excès de table, y ont un prompt et fâcheux retentissement. Ne parlons pas ici des premiers que le célibataire doit ignorer. L'abus des vins et des alcools détermine vite l'inflammation du canal ; son action porte aussi sur le système nerveux et détermine une fâcheuse excitation du sens. Il n'est pas besoin, ce nous semble, de recommander la sobriété aux continents : c'est une des conditions de leur sauvegarde. Mais des causes banales, le chaud ou le froid, peuvent amener chez les plus chastes des accidents inflammatoires des voies urinaires, et particulièrement des *cystites du*

[1] Voir sur ce point notre *Morale*, 9e éd., Retaux, tome I, p. 80.

col, aussi pénibles que rebelles : il est bon d'être prévenu et de prendre les précautions nécessaires. D'ailleurs, à la moindre cuisson qu'on éprouve sur le trajet du canal, on consultera utilement le médecin : le régime lacté et les bains triomphent vite des cas légers.

Les testicules qui flottent dans les bourses et sont exposés à tous les chocs, doivent être particulièrement protégés, surtout chez les personnes assujetties à de rudes travaux (maçons, terrassiers, carriers, forgerons) ou à des exercices violents (gymnastes, cavaliers). Le suspensoir répond à l'indication. Il faut savoir que le moindre traumatisme de la glande entraîne son inflammation, longue et douloureuse, parfois son atrophie et, comme conséquence finale, la stérilité.

Le célibataire sait que ses organes sexuels ont une fonction définie et qu'ils auront leur rôle dans le mariage : il doit les surveiller en vue de cette fin et ne rien négliger pour les rendre capables de l'atteindre. La nature a des lois qu'il n'a ni le pouvoir ni le droit d'enfreindre : elle se ré-

volte quand il les viole et le punit cruellement. Pourquoi ne pas s'en tenir résolument à ces lois que la morale corrobore et que la religion impose?

Le célibataire doit être chaste et honnête : il ne se laissera pas entraîner au vice abject et contre nature qui est malheureusement si répandu et qu'on nomme *onanisme* ou plus exactement *masturbation*.

L'acte masturbateur a reçu des auteurs des noms divers (*manustrupation, souillure manuelle incontinence secrète,* etc.), qui nous permettent de ne pas le définir davantage : on le désigne souvent sous le terme de *vice solitaire* qui est certainement le plus simple et le plus caractéristique.

Les jeunes gens sont plus exposés que d'autres par l'ignorance, le désœuvrement, la curiosité, le mauvais exemple, la fougue du tempérament à succomber à la tentation, ils doivent être vigilants et sages. Les enfants eux-mêmes sont tentés, ils éprouvent la tendance à *se toucher*. Ils ne comprennent pas que les *organes* si justement appelés *honteux* doivent être respectés et laissés en repos, ils y portent la main par

distraction ou par amusement, ils y reviennent machinalement par habitude, ils s'excitent de plus en plus, prennent goût au fastidieux exercice et finissent par contracter la passion brutale et sans bornes.

La masturbation qui s'opère au moment de la puberté et pendant le développement physique de l'adolescent est particulièrement nuisible à l'organisme. La *puberté* en effet, nous l'avons vu, n'est pas la *nubilité*, n'est pas davantage l'âge adulte : c'est l'éclosion de la vie sexuelle, ce n'en est pas l'épanouissement qui en veut, qui en permet au moins l'exercice.

Les organes générateurs s'annoncent sourdement et subissent alors un accroissement lent, progressif, qui doit être respecté, qui réclame impérieusement le calme et le silence. La masturbation, en venant les tourmenter et les irriter, en en faisant l'objet d'une excitation perpétuelle et d'une passion qui devient névrose, ne peut qu'occasionner les troubles les plus graves. De nombreuses observations démontrent que l'anticipation de l'érection

est préjudiciable à l'organisme sexuel et à la santé générale.

Les troubles nerveux sont fréquents, mais varient beaucoup d'intensité suivant les forces et les tempéraments. Parfois la santé périclite en même temps que l'état moral change. La figure pâlit ; les yeux enfoncés dans l'orbite se cernent, s'entourent d'un cercle bleuâtre ; les traits se tirent, les nerfs surmenés se révoltent, la nutrition diminue et le tempérament se perd. D'un autre côté, le caractère se modifie, devient triste, sombre, ombrageux. Les joies simples et honnêtes ne sont plus goûtées. La volonté est changeante, n'a plus de ressort. Alors, dans l'organisme épuisé, une diathèse apparaît : c'est d'ordinaire la *tuberculose* qui rapidement fait son œuvre. On voit ainsi mourir à la fleur des ans de malheureux jeunes gens que la continence et une saine compréhension de la vie auraient sauvés : ils ont abandonné le sentier de l'honneur, ils ont violé les lois de Dieu, méconnu les lois de la nature, abusé de leurs forces dans un vice malsain et rongeur, et le châtiment a suivi la faute.

Acte contre nature, la masturbation ne cesse pas d'être un crime, quand le jeune homme de 20 ans la pratique. Il suffit d'en analyser le mécanisme pour se convaincre de sa malice et de ses dangers. La sensation provoquée par les mains est transmise au cerveau et cause spontanément une réaction motrice, réflexe, qui se résume dans le spasme vénérien et l'éjaculation du sperme. Tout le système nerveux reçoit un profond ébranlement par cet acte aussi honteux qu'inutile.

Répétée souvent, incessamment, sans arriver jamais à la satiété, une telle pratique se transforme en une habitude, et le cerveau devient si susceptible, si impressionnable que le moindre attouchement suffit à produire la série des phénomènes physiologiques ci-dessus énoncés.

Mais bientôt la nature outragée se venge. Plus l'érection se répète, plus elle devient défectueuse. Puis l'*impuissance* s'accuse et devient complète. Le malheureux masturbateur est souvent affligé par la suite de pollutions morbides (*spermatorrhée*) qui le

découragent, l'épuisent et le conduisent même au suicide.

Telles sont les conséquences physiques désastreuses de la masturbation. Le Ciel permet que les débauchés trouvent dans leur mal la source d'une continence sans remède comme sans vertu.

Est-il besoin de rappeler la gravité du vice solitaire et de ses conséquences au point de vue moral ? Le sens génital est fait pour le mariage ; ce vice le détourne absolument de son but. Et ses malheureuses victimes deviennent doublement impropres au mariage, par le dégoût et par l'impuissance.

Conscient de ses devoirs présents, soucieux de ceux qu'il doit remplir un jour, le jeune homme qui se respecte n'hésite jamais : il repousse énergiquement les tentations du vice et s'abstient absolument de l'acte masturbateur qui prostitue la fonction génitale, souille le corps et l'âme et ruine tôt ou tard le tempérament.

CHAPITRE XIII

POLLUTIONS

La continence n'exclut pas, comme on pourrait le croire, la sécrétion du liquide spermatique, elle la favorise plus qu'elle ne l'arrête. Le sperme abonde dans les glandes testiculaires et dans les canaux excréteurs. L'organisme s'en exonère par des émissions spontanées dites *pollutions*. Il est nécessaire de leur consacrer ici un chapitre pour en définir l'exacte nature et ne rien omettre de ce qui concerne la vie de jeune homme.

La *pollution* spontanée est l'émission involontaire du sperme qui se produit à des époques variables chez tous les hommes, mais avec une fréquence décroissante de-

puis la puberté jusqu'à la vieillesse. Les jeunes gens y sont très sujets de 16 à 25 ans ; les vieillards au contraire l'observent très rarement. Il y a de grandes différences individuelles suivant la nature du tempérament et le genre de vie.

Cette excrétion singulière, on le comprend sans peine, a pour effet de plonger de nombreux jeunes gens candides, des hommes même plus ou moins timorés ou ignorants, dans des angoisses inexprimables et de leur suggérer d'immenses scrupules sans raison sinon sans excuse.

Que signifie la sortie du liquide spermatique ? Répond-elle à un acte de notre volonté ou n'est-elle qu'un effet de la nature ? Voilà ce que tout cœur honnête se demande.

Quelques-uns savent bien qu'ils n'ont pas voulu directement la pollution et ne s'en sentent pas responsables, mais ils cherchent encore anxieusement si elle ne dérive pas indirectement de quelque imprudence imaginaire. D'autres arrivent de suite à douter de leur innocence et se persuadent volontiers que le seul fait de

l'émission est une faute. Plût à Dieu que l'inquiétude mentale s'arrêtât toujours à ce point et ne portât pas le trouble jusque dans le sens moral! Les aberrations de conscience ne sont pas rares et ont de déplorables conséquences.

L'esprit du mal, qui rôde sans cesse autour de nous, cherchant une victime, ne manque pas de réveiller les inquiétudes, de mettre à profit les incertitudes et de provoquer le cœur aux compromis et aux défaillances : il nourrit activement les scrupules, les multiplie, les exagère, suscite le découragement et parvient parfois à amener la chute. Les pensées lubriques, la masturbation, la fornication n'ont pas souvent d'autre cause.

On pense à l'œuvre de chair, on se croit appelé à l'exercer, on s'oublie dans des imaginations folles, on s'abandonne vite aux idées coupables, aux mauvais désirs, aux manœuvres solitaires, si la volonté ne réagit pas avec vigueur et de suite, si elle ne redresse pas la conscience et si, donnant à la pollution sa véritable signification, elle n'éclaire pas

l'esprit et ne le ramène pas à la raison.

La pollution est assurément, pour plusieurs, une source abondante de fautes, une occasion pénible de troubles : elle est d'ailleurs pour tous, dans les années qui suivent la puberté, un étonnement plus ou moins intense et, en tout temps, une gêne. Il faut s'en rendre compte.

Disons-le nettement tout de suite, la pollution naturelle, spontanée n'est ni vice ni maladie : c'est un phénomène physiologique, le résultat presque forcé de la sécrétion spermatique. C'est même, on peut l'affirmer, un fruit de la continence qui retient le liquide fécondant dans les canalicules spermatiques et ne lui donne jamais issue par la copulation. Aussi ceux qui sont le plus exposés à ces émissions incommodes ne sont-ils pas tant les gens mariés et les fornicateurs que les célibataires chastes et vertueux, surtout dans la première moitié de l'âge viril. L'adolescence se distingue d'ordinaire par la fréquence des pollutions, au moins quand elle échappe au vice solitaire et se maintient dans la pureté.

L'émission spermatique dont il s'agit ici,

répétons-le pour éviter tout malentendu, est spontanée et involontaire : non seulement elle ne dérive d'aucun acte, mais elle n'est précédée ni d'un désir, ni d'une pensée propre à la produire. Elle n'engage d'aucune manière notre volonté, elle ne provient que d'une cause organique et physiologique. Les occasions en sont variables et appellent des divisions nécessaires.

Dans l'accomplissement d'actes physiologiques et naturels, par exemple pendant la défécation ou la miction. il n'est pas rare de voir se produire des pollutions involontaires. Il s'agit évidemment là d'un effet mécanique, d'une contraction musculaire violente, exagérée, qui dépasse les limites de l'acte à accomplir. La pollution ne détermine aucune sensation spéciale et passe souvent inaperçue : elle est faible d'ordinaire.

De même, à l'occasion d'efforts énergiques et disproportionnés pour soulever des fardeaux ou encore dans certains exercices prolongés, à cheval, en vélocipède, des pollutions se produisent inconsciem-

ment qui se rattachent uniquement à l'action musculaire.

La pollution naturelle a lieu surtout la nuit, ce qui lui a valu de la plupart des auteurs le nom de *pollution nocturne :* elle se constate au réveil et n'est pas, on le conçoit, sans surprendre étrangement celui qui l'observe pour la première fois et ne s'en rend pas compte. Quelle en est la cause physiologique? Il faut avouer qu'on l'ignore et qu'il n'est pas facile de la pressentir dans l'état actuel de nos connaissances.

On a souvent attribué la pollution nocturne aux rêves : l'activité cérébrale inconsciente provoquerait l'émission du liquide spermatique. C'est là, nous le déclarons nettement, une explication qui ne nous satisfait pas et qui est d'ailleurs très hypothétique. Pour amener le résultat indiqué, les rêves devraient être plus ou moins lascifs ; et l'on sait au contraire qu'ils sont relativement des plus rares chez les personnes chastes qui sont précisément prédisposées aux pollutions. L'aveu de notre ignorance serait préférable à une raison contradictoire. De plus, chacun gardant

au réveil un souvenir assez exact, quoique fugitif de ses rêves, devrait pouvoir y rattacher la pollution importune qui en serait la conséquence ; or c'est là une relation qui n'est pas établie, qui ne se vérifie pas du moins par l'expérience commune.

Chez tous les hommes, le sperme est l'objet, pendant la vie sexuelle, d'une sécrétion plus ou moins active mais continue. Il s'accumule nécessairement dans les canaux des testicules et des cordons spermatiques et dans les vésicules séminales. L'exonération se fait chez beaucoup par la copulation ; mais la nature s'en charge pour les continents. A des époques plus ou moins rapprochées suivant l'activité de la sécrétion, il arrive que les réservoirs sont pleins et que la surabondance du liquide spermatique détermine, par une sorte d'action réflexe, l'expulsion inconsciente du trop plein.

Voilà tout ce que la science permet d'affirmer sur la nature des pollutions. Parmi les explications diverses qui ont été proposées, retenons seulement celle que l'on a cherchée dans la vessie pleine et qui s'ap-

plique également aux érections matinales : c'est certainement la plus rationnelle.

L'érection dans laquelle se trouve parfois la verge au réveil est inconsciente et sans nul doute d'ordre passif. On sait que les vésicules séminales sont immédiatement accolées à la paroi vésicale postérieure. Par suite, la compression exercée sur ces vésicules par la poche de l'urine distendue amènerait, suivant les auteurs, par voie réflexe, et la pollution nocturne et l'érection du matin. Cette explication est séduisante, mais elle n'est pas démontrée.

Assurément la réplétion de la vessie rend bien compte des érections du matin et peut, par voie de conséquence, provoquer l'émission du sperme. De plus, il est incontestable que certaines érections n'ont pas d'autre cause. Mais des cas nombreux démontrent aussi qu'érections et pollutions passives se produisent avec une vessie vide ou font défaut avec une vessie pleine. Quoi qu'il en soit, il est toujours prudent d'uriner la nuit, dès que le besoin se fait sentir : on évite ainsi plus d'un accident désagréable.

Les érections matinales, dont on vient de voir le lien possible avec les pollutions passives, ont été rattachées par certains auteurs à une congestion de la moelle lombaire que provoquerait le décubitus dorsal prolongé. Est-il besoin de dire que cette congestion est problématique et n'a jamais été prouvée?

L'érection se constate quelquefois seule après le sommeil. La pollution nocturne peut aussi dériver d'une érection passive ou se produire seule. Dans ces conditions, il est impossible de les rattacher l'une à l'autre, et la science n'en fournit pas une explication plausible. Mais ces différents phénomènes se produisent toujours en dehors de la volonté : l'inconscience est manifeste, la responsabilité nulle, la morale sauve.

Une difficulté surgit quand l'érection se présente seule. Cette érection prépare plus ou moins la pollution, au moins dans certains cas. Il n'est donc pas rare que l'on se réveille au moment d'une pollution imminente ou commencée.

Comment se traduit cet accident? Par une sensation de gêne, de tension, de pe-

santeur, sans écoulement extérieur apparent.

Que doit-on faire ?

On peut sans hésitation laisser la nature suivre son cours et consommer rapidement la pollution, en renonçant, bien entendu, à tout désir ou pensée lubrique, en s'abstenant de tout concours des mains. Un simple effort suffit.

Cette pollution s'est faite inconsciemment pendant le sommeil, en dehors de toute excitation physique ou morale, sans le moindre consentement : elle ne saurait devenir coupable en se complétant, en s'achevant. L'esprit détourne ainsi son attention de la pollution et des images dangereuses qu'elle éveille ; le corps s'exonère avantageusement d'un liquide qui obstrue les voies génitales et urinaires et ne pourrait, en y séjournant, que produire une gêne croissante et être une cause d'excitation. La pollution consommée, le spasme vénérien qui tendait à se développer se trouve arrêté net, et l'on peut se rendormir promptement et sans crainte.

On ne doit rien faire, est-il besoin de le

répéter? pour amener une pollution soit directement soit indirectement.

Les *pollutions nocturnes* sont relativement rares et ne doivent pas inquiéter ceux qui les éprouvent. Si elles devenaient fréquentes, elles seraient sérieuses et pourraient indiquer une maladie ou tout au moins une prédisposition morbide : il serait utile alors de consulter un médecin.

Toutes les pollutions qui résultent des pratiques détestables de la masturbation sont, à un certain point de vue, involontaires, puisqu'elles dépendent d'un acte réflexe : elles n'en sont pas moins coupables, étant dues à de criminelles manœuvres. Nous nous bornons à les signaler pour les condamner.

La pollution active, mais involontaire, s'observe chez tous les hommes, mais particulièrement chez les individus nerveux, impressionnables ou pléthoriques : elle est rare. Elle survient à cheval, en voiture, à la suite d'un repas copieux, sous l'influence d'une vive émotion, colère, joie ou frayeur, etc. L'impression est spontanée et provoque l'éréthisme et la sensation véné-

rienne. C'est à la volonté qu'il appartient de réagir et de réprimer de suite les instincts de la nature en jetant l'attention sur une autre voie.

Il y a des personnes qui ressentent malgré elles, en présence des femmes, des pollutions spontanées. Cette excitabilité génésique, qui n'est pas d'ordre pathologique, est exceptionnelle, et il faut dire que, combattue de bonne heure, elle s'éteint vite et ne dépasse pas la jeunesse.

Toutes les autres pollutions, aussi bien celles qui surviennent à l'occasion de lectures ou de propos érotiques ou de spectacles indécents que celles dues à de mauvaises pensées volontaires, violent la continence et engagent plus ou moins la responsabilité. Le célibataire a pour devoir de s'en abstenir, ou plus exactement d'écarter les causes qui les provoquent : il sait que, pour se garder, la chasteté ne doit pas être seulement *de fait*, mais *d'intention*, qu'elle doit comprendre l'homme tout entier, le cœur et l'esprit, et il agit en conséquence. Imprudent et coupable est celui qui pose et cherche l'occasion du mal et s'étonne d'arriver à la chute !

CHAPITRE XIV

LE PREMIER PAS

La continence ne va pas sans cette vertu corrélative, l'*humilité*, que le monde méprise et qui est si précieuse et si nécessaire à la vie chrétienne.

On ne peut pas être à la fois continent et orgueilleux.

Le chrétien pratique le renoncement, l'oubli de soi-même, en un mot, l'*humilité*; et c'est elle qui le garde ou tout au moins qui le préserve souvent du danger.

On s'élève en s'abaissant.

L'orgueil, le vain et stupide orgueil, n'ajoute rien à notre taille, et c'est lui qui nous perd et nous précipite aux abîmes. On ne s'en méfie pas assez. Il faut le craindre comme la peste. N'est-ce pas le

vice suprême, la raison même de Satan ?

La jeunesse est particulièrement sujette aux bouffées de l'orgueil, aux entraînements de la vanité : elle doit vigoureusement réagir contre ces penchants mauvais de la nature et se retremper souvent dans le bain glacé mais fortifiant de l'humilité. L'orgueil donne la fièvre à l'esprit ; l'humilité lui rend la santé.

Il ne faut jamais nourrir la présomption, s'illusionner sur sa vertu et sur sa force, être suffisant, se croire plus sûr de soi, plus malin que les autres.

La tentation est fréquente, pressante, pleine de séductions : elle nous montre un superbe tableau de nos qualités, sans la moindre ombre de défauts, elle nous convainc de notre immense supériorité. Arrêtons-la dans son impudent mensonge, opposons-lui le sentiment profond de notre humilité, et elle n'aura jamais raison de notre volonté.

L'orgueil veut manifestement nous tromper et nous perdre. Il suffit, pour en triompher, de nous rappeler notre faiblesse, hélas ! si évidente, si profonde, et de nous

garder soigneusement non seulement du mal lui-même, mais de toute recherche vaine, de toute curiosité malsaine.

Il ne faut jamais s'exposer à la tentation.

Cette ligne de conduite est bien simple et facile à suivre : elle a fait ses preuves, et nous la recommandons à tous ceux qui *veulent* être chastes. Grâce à elle, on ne s'engage pas dans la voie mauvaise, on ne risque pas le *premier pas*.

Tout est là.

Il n'y a que le *premier pas* qui coûte : c'est le seul difficile, mais c'est aussi le seul important, le *pas décisif*.

C'est celui qu'il ne faut faire à aucun prix.

Tous les hommes qui ont l'expérience de la vie le savent, et beaucoup ont éprouvé l'excellence du conseil. Il est à la portée de chacun, il ne réclame qu'un peu de bonne volonté. Que les jeunes gens l'écoutent et en profitent ! Ils ne regretteront jamais de l'avoir suivi.

Les chastes sentent profondément quelle incomparable grâce Dieu leur a faite en les

gardant, en leur évitant ce faux-pas qui entraîne à sa suite tant de chutes, la déchéance si rapide et la dégringolade finale; les autres ont toujours amèrement pleuré leur première faute, source de toutes les autres, et se plaisent à reconnaître qu'elle était si facile à éviter : ils avouent encore que la réparation a été rude et qu'ils n'ont reconquis leur liberté qu'au prix de difficiles et incessants efforts Un tel spectacle n'est-il pas fait pour éclairer les plus récalcitants sur la nécessité de se garder dans l'honneur et la pureté et de ne jamais faire le *premier pas*, le pas décisif dans le mal.

Saint François de Sales a émis à cet égard une comparaison parfaite autant que délicate et charmante. Elle est dans toutes les mémoires, mais nous ne résistons pas au plaisir d'en émailler notre pauvre texte. « Tandis que les fruits sont bien entiers, dit le doux évêque de Genève, ils peuvent être conservés, les uns sur la paille, les autres dedans le sable, et les autres en leur propre feuillage ; *mais étant une fois entamés, il est presque impossible de les garder*,

que par le miel et le sucre en confiture ; *ainsi, la chasteté qui n'est point encore blessée ni violée, peut être gardée en plusieurs sortes ;* mais étant une fois entamée, rien ne la peut conserver qu'une excellente dévotion, laquelle est le vrai miel et sucre des esprits » [1].

Suivant l'excellent conseil du saint Docteur, il faut veiller sur sa chasteté comme sur un fruit précieux et être bien assuré qu'elle restera entière, complète, si on ne cède pas à la première occasion, si on résiste courageusement à la tentation, si on ne fait jamais le *premier pas*.

Telle est la loi. Mais. pour poursuivre la comparaison de saint François de Sales, la première faute n'est pas irréparable, et la grâce est toujours à la disposition des volontés qui veulent se reprendre, des âmes repenties et pénitentes.

Si par malheur la continence vient à se rompre, si le pas décisif a été fait, il ne faut pas désespérer : le fruit est entamé, compromis, et il se corromprait vite, si la reli-

[1] *Introduction à la vie dévote*, chap. XII.

gion n'était là pour le confire et en conserver toute la vertu. Toutefois la lutte contre la chair est toujours difficile à celui qui en a goûté la saveur, tandis que le poids de la continence est relativement léger à celui qui n'a jamais trahi son devoir et fait le *premier pas.* Que les jeunes gens se pénètrent de cette vérité d'expérience et qu'ils en fassent leur profit!

Les luxurieux refusent de croire à la chasteté des autres et modèlent la commune vertu sur la leur, ce qui la rend bien petite : ils s'amusent volontiers de cette continence parfaite que la religion enseigne et que pratiquent, grâce à Dieu, sans ostentation comme sans faiblesse, tant d hommes chrétiens. Ils vont plus loin et se cherchent des complices, des imitateurs dans le mal: ils osent recommander aux jeunes la fornication et la débauche.

Ce serait, à les entendre, une précaution utile, presque une bonne œuvre, tout au moins un acte de virilité que ce *premier pas*, qui est l'entrée fatale dans l'incontinence, et l'origine de tous les désordres, et ils le prônent ouvertement,

et ils jugent impossible de ne pas le faire...

Que la jeunesse se détourne de ces insensés, et qu'elle reste sourde à leur voix perfide! De pareils conseils sont d'autant plus dangereux qu'ils font appel à des défauts inhérents à l'âge tendre et inexpérimenté, à la vanité, à la curiosité, aux considérations mondaines.

Les jeunes gens ne s'y laisseront pas prendre et se cuirasseront d'humilité, de pudeur et de noble courage : ils ne chercheront pas l'inspiration de leur conduite dans l'usage du monde ou l'exemple des autres, mais dans les leçons imprescriptibles de la raison et de la foi. Ils ne s'inquièteront pas de savoir s'ils sont seuls, mais si leur conscience est pure. La curiosité est, à certains égards, légitime ; mais elle se satisfera à son heure, pour ce qui touche à la vie sexuelle. Il n'y a lieu d'exercer celle-ci que dans le mariage.

La *virilité* ne consiste pas à être luxurieux, mais à remplir son devoir dans l'état conjugal.

Et c'est précisément parce que l'honnête homme veut être à la hauteur de son de-

voir qu'il observe la continence pendant le célibat et qu'il attend patiemment les joies permises du mariage.

La nature paraît irrésistible aux gens du monde. Ils savent pourtant lui résister quand elle contrecarre les usages et la mode. Pourquoi se posent-ils seulement en fidèles dévots de cette nature, quand elle leur demande d'être infidèles à la foi et aux bonnes mœurs ?

Contradiction singulière et qui les condamne, cette continence, qu'ils refusent de concéder à l'homme, au *mâle* prétendu supérieur, ils la veulent, que disons-nous ? ils l'exigent impérieusement de la femme, l'être faible et inférieur, la moitié de l'homme. Ils y voient son meilleur avantage, sa ravissante parure, sa divine beauté. Vertu ici, défaut là, n'est-ce pas une singulière façon de comprendre l'honneur, de répondre à la vérité des choses, n'est-ce pas faire *deux poids et deux mesures ?*

CHAPITRE XV

DEUX POIDS ET DEUX MESURES

La chasteté féminine, qui est si précieuse à notre société décadente et conserve à la famille son dernier rempart, un reste de force et de stabilité, cette chasteté est un fruit naturel du christianisme. C'est la foi qui rend les jeunes fillès pures, c'est elle encore qui permet aux femmes d'apporter un cœur vierge à leurs maris et de leur garder l'honneur et la fidélité.

Les libres-penseurs savent bien ces choses, car, s'ils font fi de la religion pour eux-mêmes, ils la jugent bonne pour leurs femmes et leurs filles, envoyant celles-ci au couvent et celles-là à la messe. Ils ne doutent pas que, pour les autres, la pra-

tique religieuse donne une sanction efficace à la morale, et ils veulent chez eux de la moralité. Cette barrière de la morale, que la foi seule rend solide et profitable, — et qui gênerait les ébats de leur propre vie, — leur semble utile, indispensable à la vertu des femmes et à l'honneur sacré du foyer.

Pourquoi, nous le demandons au nom de la raison, au nom de la science, ce qui est vertu pour la femme devient-il sottise, vice ou crime pour l'homme ? Pourquoi cet inégal et singulier partage, pourquoi ce double poids et cette double mesure dans la moralité, qui devrait être une et égale pour tous ?

La femme n'est-elle pas faite de chair et de sang, en proie à la concupiscence, comme l'homme ? N'éprouve-t-elle pas aussi, dans sa vie tourmentée, la vivacité troublante des images, la morsure aiguë du désir, la violence de l'appétit sensuel ? N'est-elle pas enfin de moitié avec nous dans la loi mystérieuse de l'amour charnel ?

On dira peut-être que la femme n'a pas

les ardeurs brutales de l'homme, mais on ne prouvera pas — et ce point est essentiel — qu'elle ne sent pas tout autant, sinon plus que nous, quoique d'une autre manière. Chaque sexe a son rôle dans l'union conjugale ; mais les appétitions sont vives et profondes de part et d'autre pour répondre à la fin du mariage.

Le tempérament féminin est d'ailleurs spécial : loin de valoir le nôtre, il est plus fragile, plus délicat, plus nerveux. Les passions sont vives, le cœur impressionnable, la sensibilité affinée, profonde ; et, pour résister à une telle nature, pour faire triompher la raison et la grâce, la femme n'a à son service qu'une volonté débile, fantasque, instable. Elle offre donc, au point de vue naturel, une infériorité évidente sur l'homme ; et pourtant dans les circonstances de milieu les plus difficiles, elle arrive, avec l'aide de la foi — les faits le démontrent — à pratiquer victorieusement la continence.

Il y a là une vertu dont le bel exemple ne doit pas être perdu.

Quelle puissance est acquise à l'homme !

De quelles ressources ne dispose-t-il pas pour le bien ! Et comme il lui serait facile de rester chaste ! Avec la volonté de fer qui le caractérise, il est capable de vaincre ses passions et inexcusable de leur donner l'essor. Comment n'exerce-t-il pas son pouvoir ? Comment ose-t il non seulement le négliger en vue des plaisirs faciles, mais le contester et le nier absolument pour justifier son vice ? Comment méconnaître, sans mentir à l'expérience, la possibilité du célibat, la vertu de ceux qui se vouent à la continence, les mérites transcendants de la chasteté ? Il faut, pour arriver à un tel degré d'erreur et d'inconséquence, toute la fougue d'une basse passion ou toute la haine antireligieuse des sectaires.

Mais cette haine est aveugle, et elle sert parfois admirablement la foi qu'elle poursuit : elle a préparé à la vérité une splendide revanche qu'on ne saurait trop proclamer. Elle a combattu Dieu avec acharnement, avec rage, elle l'a poursuivi partout sans relâche, l'a chassé des écoles, des hôpitaux, des institutions publiques ; et bientôt, à la faveur de l'apostasie offi-

cielle, nous ne disons pas nationale, ont surgi sur la terre de France les générations nouvelles sans idéal et sans vertu.

La femme ne pouvait pas ne pas suivre ce détestable mouvement : elle a subi l'influence néfaste de l'enseignement athée et a peu à peu déserté l'église et abandonné les pratiques religieuses. Par une conséquence fatale, en perdant la foi, elle perdait les mœurs. C'était la fin de la chasteté, mais c'était aussi celle de l'honneur et du respect. Du moment que la femme n'écoutait plus que la voix de la chair, elle n'avait plus droit à ses privilèges et tombait honteusement du piédestal où l'avait placée sa vertu. La déchéance avait sa raison d'être.

Mais le vice voulait rabaisser encore la femme, et il y arriva par l'insinuante flatterie. On lui fit entendre que ses droits avaient été méconnus jusque-là, qu'ils étaient semblables à ceux de l'homme et que sa vie devait exactement s'égaler à la nôtre ; et le *féminisme*, heureusement inventé pour soutenir ces prétentions, prit aussitôt son essor et se développa logi-

quement avec ses utopies et ses extravagances. Nous n'avons pas à approfondir ici ces misères, mais un seul exemple en dira les dangers. On a poussé si loin la thèse ridicule de l'égalité des sexes qu'on a voulu supprimer les différences extérieures et faire adopter à la femme le vêtement masculin.

La *Ligue des droits de la femme* s'est attelée d'abord à cette belle tâche, mais ses efforts ont été couverts de ridicule et d'insuccès. Le sexe faible a longtemps résisté, trouvant dans la jupe le signe de sa réserve et la défense de sa pudeur. Mais sa perte était préméditée, et tout a été mis en œuvre pour la consommer. L'obstacle n'est-il pas déjà très habilement tourné grâce à la furie de *cyclisme* qui agite le monde des femmes et même de certaines dames ? Le port du pantalon qui attire le sens de l'homme, à défaut du respect, est autorisé par le sport, passe à l'état d'usage, s'accepte un peu partout et sera bientôt universellement répandu au détriment des mœurs. L'indécence d'un tel habillement charme certains, en choque d'autres, mais

ne sera jamais tolérée par la morale des honnêtes gens.

Plus la femme se laisse gagner à l'incrédulité, plus elle perd ses vertus et son pouvoir. Dès que la foi l'abandonne, elle renonce à la pudeur. La chasteté n'a plus ni attrait, ni valeur, elle devient inutile, gênante, surannée ; et l'on ne compte plus les malheureuses éhontées offrant leurs charmes à tout venant et se prostituant publiquement. Les hommes s'amusent ; on s'amuse avec eux, mais on descend au-dessous de tout ce qui est respectable.

Dépouillée de sa pure auréole, la femme n'est plus la digne compagne de l'homme. Ce n'est qu'une courtisane, ce qu'était la femme antique : une esclave de l'homme préposée à ses plaisirs, un outil dont on use mais qu'on n'estime pas, un vil instrument de débauche. Voilà l'abaissement lamentable dont est témoin notre siècle, voilà l'abîme de turpitudes où tombe la femme, relevée et ennoblie par le Christ, quand elle perd la pureté avec la foi !

Laissons cette fange et revenons aux principes sauveurs. L'homme et la femme

ont des droits, mais ils ont aussi des devoirs. Ce n'est pas le lieu de les exposer [1], mais nous tenons à rappeler qu'il y a entre eux des liens nécessaires et une corrélation parfaite. L'oubli de ce rapport a causé tous les désordres dont souffre et dont meurt, hélas ! la société contemporaine.

La femme doit être chaste, et *elle le peut avec l'aide de Dieu ;* mais pour que l'homme ait le droit de lui demander une telle vertu, il doit, lui, l'être fort et supérieur, le maître incontesté du foyer, lui en donner le noble exemple. Il ne saurait être fondé à exiger de la femme la continence, tant qu'il s'attribue l'outrecuidante prétention d'être luxurieux. La loi de Dieu est faite pour tous.

Jeunes gens, ne soyez jamais inférieurs en vertu à personne, puisque vous avez la supériorité du tempérament. Vous aimez, vous voulez la chasteté dans vos sœurs. Vivez comme elles dans la continence, pour rester honnêtes, sains, forts et être dignes de fonder un foyer.

[1] Cf. Dr S., *L'Amour sain ; La vie à deux*, 3e éd., Maloine.

CHAPITRE XVI

LA CHAIR ET L'ESPRIT

Il est facile, dites-vous, de revendiquer les droits de l'*esprit*, mais il faut tenir compte des violentes exigences de la *chair*. Nous devons *en principe* avoir raison de la bête ; mais *dans la pratique* la maîtrise n'est pas toujours aisée. « L'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Nous sommes en butte aux excitantes appétitions du sens, et souvent mal armés ou mal disposés pour y résister.

Rien n'est plus vrai.

La chasteté est difficile à garder au milieu des orages du cœur, en présence des tiraillements des passions, avec l'antagonisme perpétuel que nous trouvons en

nous-mêmes et que le poète a si bien caractérisé :

> Mon Dieu ! quelle guerre cruelle !
> Je trouve deux hommes en moi !

On sait avec quelle grande simplicité le roi Louis XIV, entendant ces vers de Racine s'écriait : « Ah ! que je connais bien ces deux hommes-là ! » Et chacun de nous peut lui faire écho. Tous, petits ou grands, nous sommes en proie à la même lutte intestine, tous cruellement partagés entre deux principes contraires, entre le bien et le mal. L'un veut qu'on soit continent et fidèle à l'honneur, l'autre pousse au désordre et souffle l'ardente luxure. La raison nous dirige d'un côté, et la nature de l'autre. Il faut obéir à la première, résister à la seconde ; mais la lutte n'en est pas moins vive, pénible et souvent douloureuse.

Qui doute de ces difficultés ne connaît pas la vie. Mais l'honneur, comme l'intérêt, est de les surmonter. Entre les basses sollicitations de la chair et les graves avertissements de l'esprit, la part n'est pas

égale ; et le jeune homme qui se respecte n'hésite pas à suivre l'étroite voie du devoir. Sans doute le plaisir le fascine et le tente, mais il détourne noblement l'esprit de ses séductions, et il s'attache obstinément, généreusement à l'austère continence.

La vie est un combat perpétuel, et les *tentations* sont les assauts que ne cesse de nous livrer l'esprit du mal. L'important, l'essentiel est de ne pas se plaire dans ces tentations et surtout de ne pas y consentir. Mais gardons-nous de nous étonner ou de nous effrayer de ces bouleversements intimes qui agitent notre âme, pourvu qu'ils ne l'égarent pas : c'est la vie même.

Acceptons gaîment, généreusement le combat qui nous est journellement offert et résistons sans nous lasser à la tentation, au mal. Nous ne serons pas toujours victorieux — ce serait le Ciel ! — mais nous serons toujours de virils soldats, d'ardents combattants, décidés à vaincre, conscients de nos fautes et y puisant avec la pensée du repentir un désir nouveau et plus vif du bien et de Dieu.

Surtout ne nous endormons jamais sur nos lauriers : ils sont aussi vains que vite fanés ! Ne vivons pas dans une fausse sécurité : la lutte n'est jamais finie. Une tentation vaincue ne préserve pas d'une autre tentation, et il ne faut jamais compter sur sa petite expérience ni s'illusionner sur sa force. La tentation est toujours redoutable : elle survient brutalement, nous surprend et nous retourne en un clin d'œil. Tout à l'heure nous étions forts, conscients, sûrs de nous-mêmes, prêts à tout braver et à tout vaincre ; maintenant nous nous trouvons en face du danger, impuissants, fragiles, mous, faibles comme des enfants ! N'est-ce pas là la triste et presque décourageante expérience de tous les jours, et n'est-elle pas faite pour nous inspirer le sentiment de notre faiblesse, la nécessité d'une lutte vaillante et le besoin de la grâce d'en haut ?

Il faut le reconnaître, les tentations de la chair sont aussi pressantes que répétées. La concupiscence est inhérente à notre nature déchue, inséparable de notre *corps de mort*. Il faut en prendre son parti

et agir virilement en conséquence, ne pas penser à supprimer ce qui est inévitable mais s'armer de courage et de force pour résister au mal.

La tentation est fréquente, inévitable. Gardons-nous de nous en effrayer à l'excès, d'y voir surtout un gouffre fatal, où nous devons nécessairement nous perdre. On y tombe, mais on n'y succombe pas fatalement. Il appartient à l'esprit de s'opposer à la chair, à la loi supérieure de vaincre la « loi des membres » comme parle si bien Saint Paul. Que la chair s'agite, se mette en mouvement, suscite des troubles sensibles, peu importe pourvu que l'esprit n'y coopère pas. L'action du corps n'est rien si nous n'y participons pas volontairement. La pensée charnelle, l'érection plus ou moins complète, l'émission de mucus même qui en résulte souvent, tous ces faits ne doivent pas nous émotionner, nous alarmer outre mesure, ils ne doivent pas surtout être tenus pour nécessairement coupables : ils sont le plus ordinairement spontanés, involontaires, ils dépendent de la « loi des membres »

dont nous ne sommes pas responsables. La loi de l'esprit est tout autre et plane, souveraine et intangible, au-dessus de ces mouvements inquiets de la chair : c'est l'essentiel.

Il y a mieux. Sentons nous, sans aucune provocation *de notre part*, les brûlantes ardeurs du sens, la chair émue et frémissante ? Vibrons-nous violemment sous les assauts de la tentation, sans y succomber ? Réjouissons-nous nous sommes forts. La chair qui se manifeste ainsi est bien dans son rôle, et nous ne manquons pas au devoir. On n'est pas eunuque certes, on a tous ses organes. *On n'est pas de bois,* mais de chair et de sang. L'éveil du sens n'a rien que de normal : il est légitime en soi. Il faut y voir un appétit naturel qui s'annonce, qui doit être réprimé, mais qui trouvera sa satisfaction plus tard à l'heure de Dieu ; il faut y voir encore un avertissement salutaire. Soyons vigilants et prudents, et nous resterons forts.

Les tumultueux appels du sens répondent à une fin de la nature : ils ne sont pas coupables. Le danger, pour beaucoup

de jeunes gens, est d'y découvrir une faute constante, fatale, inéluctable, d'y sentir en quelque sorte un encouragement à subir et à parfaire l'acte viril. Combien se croient appelés à l'acte coupable par les sollicitations d'en bas ! Combien s'abandonnent à la tentation, au lieu de la fuir et de la combattre ! Il faut nettement réagir contre une si déplorable aberration. Nous ne sommes pas responsables de notre sensibilité charnelle, même dans ses plus vifs transports, quand la volonté, consciente et forte, ne se rend pas et réagit.

La faute est uniquement dans la pensée volontaire, dans le désir conscient et réfléchi. Beaucoup l'ignorent ou ne le savent pas assez : n'ayant pas l'intention première du mal, ils se laissent circonvenir par la tentation, croient que les premiers appels de la chair entraînent fatalement la suite et la conclusion, ne voient pas des uns aux autres de différence morale, se persuadent qu'ils peuvent suivre jusqu'au bout l'inclination de la nature et tombent, hélas ! dans la faute.

Il faut les prémunir contre le danger,

les avertir que la tentation est fatale, nécessaire, nullement coupable, mais qu'on doit absolument résister à l'entraînement du sens, sans retard, sans compromission, sans défaillance. L'essentiel est de vouloir le bien, l'honneur, la chasteté ; l'essentiel est de se garder de toute idée mauvaise, de toute intention coupable. Dieu fait le reste avec sa grâce.

Si la tentation vous trouble encore, écoutez Saint François de Sales, et il vous rassurera tout à fait. « Quand une tentation durerait toute notre vie, dit le doux évêque de Genève, elle ne peut nous rendre désagréables à la divine Majesté, *pourvu qu'elle ne nous plaise pas et que nous n'y consentions pas,* parce que dans la tentation nous n'agissons pas, mais nous souffrons ; puisque nous n'y prenons point de plaisir, elle ne peut en aucune manière nous rendre coupables. Saint Paul souffrit longtemps des tentations de la chair, et loin qu'elles le rendissent désagréable à Dieu, au contraire Dieu en était glorifié... Il faut donc avoir un grand courage dans les tentations et *ne se croire jamais vaincu*

tandis qu'elles déplaisent, observant bien la *différence qu'il y a entre les sentir et y consentir ;* car on peut les sentir, quoiqu'elles déplaisent ; mais on ne peut y consentir sans qu'elles plaisent, puisque le plaisir est ordinairement un degré de consentement. Que les ennemis de notre salut présentent donc autant d'amorces et d'appâts qu'ils pourront, qu'ils se tiennent toujours à la porte de notre cœur pour y entrer ; qu'ils nous fassent autant de propositions qu'ils voudront ; *tant que nous serons dans la disposition de ne pas nous y plaire, il est impossible que nous offensions Dieu* ».

La lutte contre les passions s'impose au nom de nos plus chers intérêts ; mais la conquête de la vertu n'est assurée que par le sacrifice de ces deux vices détestables, l'orgueil et la sensualité. Nous l'avons déjà dit, ils sont corrélatifs : l'un ne va pas sans l'autre. On ne peut pas être à la fois continent et orgueilleux. Si vous rencontrez sur votre chemin un homme plein de suffisance, soyez sûr qu'il a plus le culte de lui-même que celui de la vertu et ne

recherchez pas, que dis-je ? fuyez sa compagnie : il aime le plaisir et voudra tôt ou tard vous le faire partager. Gardez-vous de l'orgueil qui tue l'âme. C'est la marque de Satan. Vous serez exposé aux turpitudes de la débauche, au déshonneur et à la ruine le jour où vous perdrez le noble sentiment de l'humilité, le jour où vous ne saurez plus vous agenouiller, vous frapper la poitrine et pleurer vos fautes. En voulez-vous un témoignage convaincant ? Ecoutez l'exquis poète, François Coppée, que la « bonne souffrance » a ramené sur le tard à la foi de ses jeunes années et qui, dans une confession touchante, nous livre la cause de ses premiers égarements : « Je fus élevé chrétiennement, écrit-il, et, après ma première communion, j'ai accompli mes devoirs religieux, pendant plusieurs années, avec une naïve ferveur. *Ce furent, je le dis franchement, la crise de l'adolescence et la honte de certains aveux qui me firent renoncer à mes habitudes de piété.* Bien des hommes qui sont dans ce cas conviendraient, s'ils étaient sincères, que ce qui les éloigna d'abord de la reli-

gion ce fut la règle sévère qu'elle impose à tous, et qu'ils n'ont demandé que plus tard à la raison et à la science, des arguments métaphysiques qui leur permettent de ne plus se gêner... Je cessai de pratiquer par mauvaise vergogne, et *tout le mal vint de cette première faute contre l'humilité qui m'apparaît décidément comme la plus nécessaire de toutes les vertus.*

» Ce pas franchi, je ne devais pas manquer de lire en chemin bien des livres, d'entendre bien des paroles, et de voir bien des exemples destinés à me convaincre que rien n'est plus légitime chez l'homme que d'obéir à son orgueil et à sa sensualité ; et je devins très vite à peu près indifférent à toute préoccupation religieuse. Mon cas, on le voit, est très banal, ce fut *la vulgaire désertion du soldat las de la discipline* ».

Croyez-en le poète vieilli revenu au Dieu de son enfance, n'abandonnez jamais le drapeau, jeunes gens, aimez-le, suivez-le, défendez-le, et il vous conduira à l'honneur et à la victoire : restez humbles et purs, et vous serez toujours des braves, des *honnêtes gens*.

CHAPITRE XVII

PROFITS ET PERTES

La vie n'est pas un jeu, elle ne se risque pas *à pile ou face,* et le choix entre la bonne vie et la mauvaise exige un acte délibéré autant que décisif de la volonté. Mais — nous l'admettons — il est permis de considérer le côté avantageux et de s'y porter en homme pratique et avisé. Il est bon, en ce siècle utilitaire et quelque peu commercial, devant des jeunes gens très positifs, d'établir le bilan respectif de la chasteté et de la débauche, de faire le compte des *profits et pertes* et de voir s'il y a compensation, perte ou profit. Chacun peut alors juger, en son âme et conscience, de quel côté il a intérêt à s'orienter.

A fuir le mal et à rester chaste, que perd-on ? — On perd les avantages, les compliments du monde, ses plaisirs douteux et éphémères, l'amitié et l'estime des viveurs, des libertins, des gens sans honneur et sans foi, mais on gagne le respect de soi-même, la tranquillité de la conscience, le bonheur de l'âme, les joies de l'esprit et du cœur, l'estime des honnêtes gens. — La balance est-elle égale entre ces deux parts ?

A déserter la continence et à s'abandonner au vice, que perd-on ? On perd la paix de l'âme, la joie du cœur, l'honneur, la santé et quelquefois la vie. Tous les viveurs sont tourmentés par l'ennui, l'inquiétude, le remords, et nul n'est garanti contre les maladies honteuses et contagieuses qui vicient le sang et se perpétuent dans la descendance.

A garder la continence, que gagne-t-on ? On gagne une santé équilibrée, des forces exubérantes, en même temps que l'esprit libre et dispos se prête à toutes les spéculations. On se sent maître de soi, homme de caractère, plein d'ardeur et de puis-

sance, et, fidèle au devoir et à l'honneur, on éprouve la vive satisfaction d'une bonne conscience.

Les deux situations sont-elles équivalentes, peuvent-elles même se comparer?

— C'est vrai, dira le faible adolescent; mais en face de l'occasion, quand on succombe dans l'ivresse, *au moment présent*, pouvez-vous dire que la balance ne penche pas tout à fait du côté opposé, en faveur du plaisir sensuel?

Ne contestons pas l'évidence, vous avez raison, jeune éphèbe, nous le concédons tout de suite.

Actuellement, entre le sens folâtre qui se satisfait et la conscience sévère qui proteste, la partie n'est pas égale. Et on ne peut méconnaître qu'il y a dans l'acte coupable du sens un vif et réel plaisir. Nul ne peut nier le plaisir de l'amour. Mais combien fugitif! Et suivi de quelles désillusions, de quels regrets, de quelle désespérance! Ce n'est pas là le bonheur! Or, c'est le bonheur que vous cherchez, c'est le bonheur qu'il vous faut. Vous êtes volé!

Vous avez joui un instant, c'est vrai;

mais — soyez sincère — aussitôt après, le regret est venu, puis le dégoût, et le remords vous tenaille maintenant au point de vous faire payer trop cher le plaisir d'un moment. Le bonheur n'est décidément pas là.

— Mais, me direz-vous, quelle souffrance aussi à résister à la tentation, quel mal à s'arracher au sens, à violenter l'amour, à repousser la coupe énivrante du plaisir !

C'est encore vrai, il y a un effort à faire, une résistance à opposer, comme on dit vulgairement, un *dur moment à passer*, mais ce moment est si court et suivi d'un si complet débarras et d'une telle satisfaction qu'on ne saurait hésiter. Celui qui a le courage de refuser le *premier pas* dans le mal a infiniment moins de peine à repousser la seconde tentation et devient de moins en moins récalcitrant, de plus en plus heureux à vivre dans le devoir : il ne regrette jamais sa résistance initiale, il s'en félicite toujours.

En sacrifiant tout au *présent* qui vous séduit et vous trompe, vous sacrifiez toutes les réalités, toutes les joies, tout le bonheur

de l'*avenir*. Est-ce raisonnable ? Est-ce acceptable ?

L'homme ne se réduit pas, comme la bête, à un point dans le temps, il ne se résume pas dans le présent. Toujours il pense au lendemain, il travaille pour l'avenir. L'espérance est son phare. Quand elle est bonne, elle soutient et fait vivre. L'étudiant rencontre actuellement l'obstacle du labeur, il ne s'y arrête pas, il le surmonte, parce qu'il veut atteindre l'examen qui mène au diplôme. Le commerçant, l'ouvrier travaillent pour assurer l'un le négoce, l'autre le pain du lendemain.

Vous aussi, jeune homme, vous devez penser au lendemain et préparer l'avenir. Quand le présent vous tente, regardez l'avenir. Alors deux grandes pensées se dressent devant vous et sont, à elles seules, capables de vous arrêter sur la pente du mal et de vous garder dans l'honneur.

La première, c'est celle de votre mariage, l'œuvre maîtresse de la vie, qui vous établira dans la société. Quand le mal vous sollicite, pensez aussitôt à la vierge pure qui vous attend, à celle qui sera bien-

tôt votre femme, à votre fiancée peut-être, et cette douce image vous retiendra et vous servira de sauvegarde pour vous conduire sûrement au port.

Ecoutez les admirables lignes qu'écrivait, en 1820, à sa fiancée, Victor Hugo, qui plus tard a si cruellement menti à ses promesses : « *C'est le désir de me rendre digne de toi qui me rend sévère sur mes défauts. Je te dois tout*, et je me plais à le répéter. Si même je me suis constamment préservé des débordements trop communs aux jeunes gens de mon âge et que le monde trop facilement excuse, ce n'est point que les occasions m'aient manqué, mais c'est que *ton souvenir m'a sans cesse protégé*. Aussi ai-je, grâce à toi, conservé intacts les seuls biens que je puisse t'offrir aujourd'hui : *un corps pur et un cœur vierge.* » Inspirez-vous de ces nobles idées et prenez modèle sur le Victor Hugo de 1820.

Rappelez-vous encore les belles paroles de Lacordaire : « Dites-moi si, pris de compassion et d'amitié pour vos secrètes blessures, je voulais vous persuader d'être

chastes ; oserais-je bien vous dire que c'est votre intérêt ? Votre intérêt ! Sans doute, vous savez bien qu'en vous abandonnant sans mesure à la soif des sens, vous appellerez sur vous des infirmités honteuses suivies d'une mort prématurée. Mais de même qu'il y a un art de diriger l'acquisition d'une fortune injuste, n'y a-t-il pas aussi un art de diriger le nécessaire et le luxe des passions ? N'y a-t-il pas un art d'épargner ses sens en les satisfaisant, de conserver sur ses lèvres et dans ses yeux la dignité d'un homme pur, tout en goûtant les délices du mal ? Le monde ne dit pas au jeune homme : « Vautre-toi dans la fange ». Il lui dit : « Aie la sagesse du vice. Sache que le plaisir est une plante rare et délicate qui s'épuise vite : ne commets pas la faute de la flétrir en un jour ; ménage-la comme une divinité que la nature a mise en toi ; bois avec mesure, en faisant une libation aux dieux, afin de t'arrêter au point où l'infamie succède à la jouissance, et où la mort punit l'excès de la vie. » Voilà le langage du monde, et comment il couvre de voiles et de fleurs et

du bandeau nuptial toutes les corruptions et tous les périls de la volupté. Mais moi, si quelque jeune âme a touché mon cœur de tendresse, et que je veuille faire tomber de ses mains la coupe trompeuse du mal, je lui dirai : « Ami, enfant de ta mère et frère de ta sœur, enfant de ta mère qui t'a mis au monde dans la continence sacrée du mariage, frère de ta sœur, dont tu gardes et dont tu respires la vertu, ah ! ne déshonore pas en toi-même ce grand bien qui t'a fait homme. Sois chaste, ami ; conserve dans une chair fragile l'honneur de ton âme, la source religieuse d'où s'épanche la vie et où fleurit l'amour. Prépare à ta couche future des amitiés saintes, des embrassements que le ciel et la terre puissent bénir : sois chaste pour aimer longtemps et pour être aimé toujours. Il y a au monde, entre ta mère et ta sœur, entre tes aïeux et ta postérité, une frêle et douce créature qui t'est destinée de Dieu. Cachée à tous les regards, elle nourrit en silence la fidélité qu'elle te promettra ; elle vit déjà pour toi qu'elle ignore, elle t'immole ses penchants, elle se reproche tout ce qui

pourrait déplaire un jour au moindre de tes désirs : ah ! garde-lui ton cœur comme elle te garde le sien ; ne lui apporte pas des ruines en échange de sa jeunesse ; et puisqu'elle se sacrifie pour toi par un amour anticipé, fais à ce même amour dans les replis de tes passions un juste et sanglant sacrifice. »

Je souhaite qu'un tel langage remue votre cœur juvénile et en fasse jaillir de généreuses pensées et une résolution virile. Mais si l'évocation touchante de l'amour pur et fidèle ne vous dit rien, si elle ne vous rappelle pas à la loi impérieuse de la réciprocité, vous serez du moins sensible à l'idée de la *mort* qui vous attend et qui approche, qui est certaine, fatale, inévitable.

La voilà, *elle vient*, *elle est là*, pourrez-vous vous écrier bientôt ; car, vous ne l'ignorez pas, si l'éternité est longue, la vie est courte, et le terme en est proche. Chacun peut se dire tristement en voyant un mort qu'on conduit au cimetière, qu'on descend en terre : *Hodie tibi, cras mihi !*

Eh bien, quand le plaisir vous presse,

supposez-vous à l'heure dernière, représentez-vous au seuil de l'éternité et dites si vous consentez jamais alors à vous jeter dans la débauche, à risquer cette éternité pour une vaine joie, pour la satisfaction d'une éphémère passion.

Que si vous avez fait le premier pas dans le mal, résistez nettement à la tentation et ne faites pas le second, vous rappelant cette salutaire pensée : *Bientôt, demain peut-être je mourrai*, j'aurai à répondre de mes actes coupables au redoutable jugement de Dieu, et je veux me présenter devant Lui, sinon les mains pleines de bonnes œuvres, du moins le cœur purgé de souillures et la conscience tranquille.

Si la méditation de la mort vous était aussi familière, vous seriez bien fort contre elle, vous resteriez vertueux. Combien vous seriez cuirassé contre le vice et ses tentations ! Le sentiment du devoir éclaterait, dominerait et vous posséderait à jamais.

Ah ! quelle satisfaction pleine et entière, quelle joie intime et réconfortante, à cette heure où la mort va venir, que de se dire qu'on n'a jamais dans sa vie voulu que le

bien et l'honneur, qu'on n'a jamais offensé volontairement la pureté, qu'on n'a jamais surtout par ses odieuses provocations ou sa mauvaise conduite, scandalisé ou perdu les âmes ! C'est le sentiment qu'exprime mieux que nous le doux et saint abbé Perreyve, dans une page admirable que nous livrons avec confiance à votre cœur :

« Ah ! *mourir avec la joie sacrée de savoir qu'on n'a jamais fait le moindre mal à une seule âme !* Mourir avec la confiance de n'avoir jamais scandalisé un seul de ces petits dont le Seigneur disait : « Leurs anges contemplent la face du Père qui est au ciel ! » *Mourir avec la certitude bienheureuse de n'avoir jamais profité d'une infirmité, abusé d'une pauvreté, trompé une ignorance ; avec l'honneur de n'avoir jamais rencontré devant soi la faiblesse sacrée de la fille de Dieu que pour la respecter, la protéger et la défendre ;* mourir enfin, en se disant qu'on n'a jamais étendu d'un pouce l'empire du mal sur la terre, mais qu'on a étendu, au contraire, les limites sacrées de l'empire du bien ; qu'on a dé-

pensé son esprit, ses années, sa fortune et ses forces à soutenir le règne de la vérité et de la justice : *quelle joie, quelle incomparable consolation, quelle ferme assurance au milieu des ombres des derniers moments, quel honneur devant les hommes, quelle protection devant Dieu !* »

CHAPITRE XVIII

LES JOIES DE LA CHASTETÉ

Elles sont exquises, les joies de la chasteté ; mais comment les décrire, comment dire leur force et leur suavité ? Il faut les goûter pour les comprendre ; et ceux qui ne les connaissent pas d'expérience ne sauraient s'en rendre compte. Elles sont tout intérieures, faites avec la conscience tranquille et heureuse, avec la maîtrise et la paix de l'âme, mais elles se traduisent au dehors — et c'est là qu'on peut les saisir — par des signes caractéristiques, au moral par la douceur, la bonté, la charité, au physique par la bonne humeur, la jovialité, la gaîté, le rire.

L'homme chaste est libre, honnête et se

sent tel, il jouit du bonheur, autant qu'on peut le réaliser ici-bas. Il a la maîtrise sur ses sens, la pleine possession de lui-même. Il respecte l'honneur des autres et sa propre dignité : il peut marcher partout la tête haute, sans vanité ni arrogance, mais sans gêne comme sans honte. Il a la conscience en repos.

Il observe la continence, mais il n'y arrive que parce qu'il est chrétien pratiquant, parce qu'il puise la force dans la foi, dans l'amour de Dieu. C'est là que tient son bonheur. Il a dans le cœur une joie pure, pleine, exubérante. Son âme, soutenue et possédée par la grâce, est heureuse, elle chante intérieurement avec délices et, loin de se glorifier de sa constance, de ses vertus, de ses victoires, en reporte tout le mérite à Dieu, l'auteur de tout bien. Il marche vaillamment à sa destinée ; et sa pleine assurance s'accuse dans le ton, dans la démarche, dans le visage surtout qui rayonne de paix, de quiétude et de joie.

Le jeune homme qui est pur, est toujours gai, ouvert. Ne doutez jamais de son

cœur quand vous le voyez, l'air dégagé, la figure épanouie, déborder de contentement et rire aux éclats. C'est d'un bon augure, c'est le signe presque infaillible d'une conscience tranquille.

La religion prédispose donc à la gaîté ; et les couvents, les cloîtres, loin d'être sombres et tristes, sont au contraire les asiles bénis de la vie heureuse et joyeuse. Un moine éloquent, le Père Dominicain Monsabré est, on le sait, un modèle de bonne humeur, il est gai avec le rire bruyant et joyeux. Un académicien peu suspect, M. Jules Lemaître aime à lui rendre hommage ainsi qu'à tous ses frères : « *Cette gaieté des moines* échappés dans les jardins des couvents entre deux exercices religieux *est quelque chose de très particulier.* Notre gaieté, à nous, grimace presque toujours et n'est presque jamais inoffensive. Mais *cette allégresse monastique ressemble à la gaieté des enfants, exprime la légèreté d'âme et la sécurité complète.* Ces hommes sont affranchis par leur genre de vie de tout souci matériel et *ont d'ailleurs toutes les certitudes :* dès lors, comment

seraient-ils tristes ? Ils ont l'enfance du cœur qui permet de s'amuser à des riens... *En ces temps moroses, les derniers refuges de la gaieté innocente*, ce sont les salles d'asile, les écoles primaires et *les couvents. La belle humeur des religieux et, en général, des hommes d'église, n'est point une invention des conteurs du moyen-âge.* »

Retenons ce triste aveu et constatons avec Jules Lemaître que le monde moderne blasé, sceptique, incrédule et noceur, ne rit plus ou rit jaune. Il y a longtemps que l'auteur des *Iambes*, Barbier, a signalé la disparition de la belle gaîté d'autrefois, la mort du rire.

Nous avons tout perdu, tout jusqu'à ce gros rire
Gonflé de gaîté franche et de bonne satire,
Ce rire d'autrefois, ce rire des aïeux,
Qui jaillissait du cœur comme un flot de vin vieux

« Le bon vieux rire est mort. Qui a tué le rire ? C'est, répond notre savant ami, le P. Delaporte, c'est avant tout cette lourde atmosphère d'impiété qui nous enveloppe, qui cache le ciel, qui empêche de chanter la *vieille chanson ;* c'est le désarroi de toutes choses et l'incertitude du lende-

main ; c'est la désillusion des explorateurs du pays des rêves, qui vont chevauchant en dehors des frontières ensoleillées de la foi ; c'est l'absence d'idéal ; c'est l'âpre lutte pour la vie, pour l'argent, pour les jouissances mornes qui abêtissent. » Rien n'est plus vrai, mais ajoutons avec le savant jésuite, que le rire n'est pas mort, mais seulement malade, et qu'il peut renaître « d'une bouffée d'air pur, d'un souffle de saine liberté, d'un rayon d'en haut. »

Les jeunes viveurs, les débauchés — ces vieillards anticipés — sont graves, poseurs, solennels, rient à peine du bout des lèvres. Ils reprochent aux autres comme un crime ce rire joyeux qui dilate le cœur et la rate et s'égrène en bruyantes cascades dans les airs. Ils y voient la marque humiliante du jeune âge innocent, le signe déshonorant de la puérilité.

Ah ! laissez dire, mes amis, dédaignez ces sottises et riez encore, riez toujours. « Le rire, comme l'a dit un maître, Dugas, est toujours un phénomène de *santé intellectuelle, morale ou physique.* » Soyez purs,

sains de corps, sains de cœur et vous resterez de joyeux rieurs. Ne craignez pas d'être comparés, de ressembler à des enfants. Soyez justement fiers du rapprochement, et rappelez-vous ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Si vous ne ressemblez pas à l'un de ces petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux ! »

Le rire est le compagnon naturel de la pureté et de l'humilité. Saint Ignace disait un jour à un novice : « Pour garder toujours la joie et la gaieté, soyez humble toujours, et toujours obéissant. »

Comment les débauchés pourraient-ils être gais avec leur incontinence, leur orgueil, leurs remords ? Ils esquissent parfois un sourire, mais combien forcé ! ils ont le rire jaune, amer, ils n'ont pas l'âme en joie, ils *pleurent en dedans,* ils sont pleins de tristesse et de rancœur. Ils envient secrètement le sort des chastes, et ils n'ont pas le courage de faire comme eux !

La lutte contre les passions est difficile, incessante, mais chaque victoire de la

chasteté donne une joie. Et comme la vie est faite de combats, elle est pleine de victoires, pleine de joies. La vie chaste, c'est donc une joie perpétuelle, une joie de tous les jours, de tous les instants. Cette joie toute spirituelle, ne se rattache pas plus à l'orgueil qu'à la sensualité, elle vient de l'humilité dans l'adoration : on est détaché des vanités du monde, des liens de la chair, on est heureux d'être à Dieu, la source de toute pureté et à Jésus-Christ, l'Amour fait homme !

CHAPITRE XIX

CHUTE ET RELÈVEMENT

La continence a ses fidèles, ses héros même, mais elle a aussi ses parjures : comment ne pas l'avouer ? Nombre de célibataires, pris de lâcheté, n'hésitent pas à rompre la chasteté et à faire dans le vice ce *premier pas* qui présage une série indéfinie de fautes et une vie de honteux désordres. Il faut tenir compte dans un tableau de ses ombres comme de ses clartés. C'est pourquoi nous consacrons un chapitre aux écarts et aux chutes du célibat, nous réservant d'en dire le remède.

Le célibat, il faut l'avouer, n'est pas toujours respecté. Plusieurs le violent, même de ceux qui devraient y être le plus fidèles,

même de ceux qui s'y sont engagés par un vœu solennel. Des frères, des sœurs, des prêtres, des évêques même n'ont pas été continents. Sans doute c'est l'exception, qui confirme la règle ; mais on aimerait à n'avoir pas à la signaler. De tels accidents sont pénibles, attristants ; mais, nous le déclarons hautement, ils ne nous étonnent pas. Il serait vraiment étrange, incroyable qu'une loi aussi dure que celle de la chasteté n'ait pas ses défaillants, étant donnée la débilité de la nature humaine.

Toutes les vertus sont bien fragiles ; mais la pureté, qu'on compare volontiers à la blancheur immaculée du lis, l'est encore plus que les autres, parce qu'elle est aux prises avec les formidables et incessants assauts de la chair. La rareté exceptionnelle des infractions à la continence dans le clergé est d'un heureux exemple pour les laïques en même temps qu'une merveilleuse démonstration de l'assistance divine : les prêtres et les religieux ne s'en prévalent pas. Les infractions d'ailleurs ne sont pas fortuites et s'expliquent par l'oisiveté, l'orgueil, la recherche des occasions,

toutes causes qui accusent nettement la négligence ou l'oubli des *règles*. Il faut le dire bien haut, ces règles, qui sont la base de la vie religieuse, ne manquent jamais à l'homme et sont sa sauvegarde. Leur observance est facile et s'impose. On ne tombe que quand on manque à ses règles et à son Dieu.

Les ennemis de l'Eglise font grand bruit de quelques chutes ; mais que prouvent ces regrettables écarts, sinon la faiblesse de la nature et l'insuffisance de la volonté sans la grâce d'en haut ? Le repentir et l'expiation rachètent ces défaillances. Elles sont de tous les jours chez nos adversaires, qui les acceptent avec indulgence et plaisir ; pourquoi s'en scandaliser quand on les observe *par exception* chez nous ? Ceux qui ne les tolèrent pas et veulent des vertus impeccables ne sont pas justes : ils sont plus sévères que le Christ Jésus enseignant la charité et l'amour aux Pharisiens, devant une grande coupable, la femme adultère : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ! »

Fidèle à l'enseignement de son divin

Maître, l'Eglise est rigoureuse sur les principes, mais pleine de mansuétude pour les pécheurs. Elle enseigne à tous la vraie doctrine qui pose une règle inflexible à nos actions, la fortifie dans les cœurs par la grâce de la prière et des sacrements, mais se montre miséricordieuse aux fautes inévitables de ses faibles enfants, et laisse toujours ouverte, par la contrition, la porte du retour à Dieu et à ses lois.

La douceur d'un tel enseignement contraste avec les rigueurs de la justice humaine et ne laisse pas indifférent le coupable qui, la conscience bourrelée de remords, sent profondément et quelquefois même s'exagère la gravité de sa faute, et qui se reprend avec bonheur aux espérances et aux consolations d'en haut. *A tout péché miséricorde*, cette seule maxime a séché des larmes amères, consolé bien des âmes et ramené de loin de nombreux égarés.

De grands pécheurs ont trouvé grâce devant Dieu. Le repentir sincère efface les plus lourdes fautes, répare la vie la plus dissolue. On en a un exemple fameux et réconfortant dans saint Augustin qui expia

par la pénitence tout un passé de luxure. Il faut lire, dans ses *Confessions,* le touchant récit de sa conversion, l'aveu complet et douloureux de ses fautes.

« J'avais une femme, raconte-t-il, qui ne m'était pas conjointe par un mariage légitime, mais que j'avais choisie par une ardeur volage et imprudente d'une passion amoureuse et déréglée. C'était néanmoins la seule femme que je visse, et je lui gardais fidélité ; mais je ne laissais pas d'éprouver, à mon malheur, la *différence qui se rencontre entre l'union conjugale,* laquelle se contracte afin d'avoir des enfants, *et la liaison d'un amour de volupté*, où les enfants naissent contre le désir de ceux qui leur ont donné la vie, quoique étant nés ils les contraignent malgré eux de les aimer » [1].

Aucun de nous n'est garanti contre les défaillances de la chair ; nul n'est assuré de garder immaculée la robe d'innocence. Mais les âmes honnêtes qui ont succombé un jour à la tentation et connu les tristesses de la chute, sont plus sévères que les autres pour une telle faute et en gardent un cui-

[1] *Confessions*, livre IV, chap. II.

sant souvenir. Il en est qui la regrettent tellement qu'ils ne croient pas lui donner une expiation suffisante en consacrant toute une vie à la retraite et à la pénitence.

Un illustre religieux barnabite de notre temps, le comte Schouvaloff avait cédé, dans le monde, à une passion coupable et aimait plus tard, sous la robe de bure, à s'en accuser publiquement, ne trouvant jamais de termes assez durs pour la réprouver. Il a donné des plaisirs trompeurs de la fornication une peinture trop saisissante et trop vraie pour que nous ne la reproduisions pas ici comme une salutaire leçon.

« N'être jamais content, écrit le P. Schouvaloff, se sentir digne de mépris, craindre l'opinion, savoir qu'on ne doit sa réputation qu'à sa fausseté, envier la réputation des autres, envier leur vertu et pourtant refuser d'y croire, s'efforcer de diminuer leur mérite à ses propres yeux, puis les calomnier, devenir dur, implacable, tout sacrifier à ses penchants ; en un mot, se corrompre, le sentir, et pourtant s'obstiner à ne pas devenir meilleur ; puis s'en excuser, s'en prendre à la nature, s'en prendre à

son Créateur, révoquer la fatalité, nier le bien, puis blasphémer tout en tremblant, et grincer des dents tout en faisant semblant de sourire ; voilà pourtant, Seigneur, où mène l'amour profane ! »[1].

Comme l'exprime si bien cet aveu navrant, la luxure est vide de joies durables et ne laisse à sa suite qu'un trouble profond et un amer désenchantement. La continence au contraire apporte avec elle le calme, la force et le bonheur. Comment l'homme qui pense hésiterait-il à renoncer aux vains plaisirs de la chair ou du moins voudrait-il jamais y borner sa vie, toujours porté à se détacher de ce qui passe et à élever son esprit plus haut que la terre, vers les vérités éternelles ?

La chasteté n'en est pas moins une vertu difficile à garder au milieu des périls du monde et surtout avec l'antagonisme incessant du corps et de l'esprit. Les entraînements de la nature sont fréquents. « L'esprit est prompt, et la chair est faible. » La lutte est pénible, angoissante et parfois douteuse.

[1] *Ma Conversion*, chap. I, p. 26.

Il faut compter avec les troubles du cœur, avec les défaillances possibles, et tout nous défend d'être sévère et impitoyable pour les écarts, même graves, même prolongés. L'Eglise n'observe pas la rigoureuse justice du monde, elle a des trésors d'indulgence pour les égarés et les coupables : elle leur offre toujours les moyens de racheter leurs fautes, de réparer le passé et de revenir au bien. Les hommes repentants, les convertis n'ont pas moins de droits que les fidèles à sa sollicitude et à son amour. Il n'y a pas de vérité plus douce ni plus salutaire.

Mais si le pardon divin n'est jamais refusé, si le relèvement est toujours possible après la chute, il est préférable de ne pas tomber. Tous ceux qui ont connu les doux avantages du retour à Dieu ont marqué aussi les douleurs poignantes de la faute et les amers regrets qu'elle laisse au cœur. Pour s'en convaincre, il suffit de lire et de méditer le saisissant témoignage qu'en donne saint Augustin dans ses *Confessions*. De troublants et pénibles souvenirs hantent l'imagination des repentis, même quand la

grâce inonde leur âme : ils revoient douloureusement les égarements qui les ont éloignés du véritable amour, et ils les oublient d'autant moins qu'ils le connaissent davantage et en goûtent plus complètement les ineffables joies.

La violation de la continence est toujours lamentable en elle-même et dans ses conséquences qui sont parfois, hélas ! humainement irréparables. Mieux vaut la prévenir et se garder dans la pureté ; mieux vaut conserver à l'âme son intégrité, au corps sa virginité comme au lis sa blancheur.

Les âmes chastes sont dignes d'envie : ne trouvent-elles pas dans la tranquillité de la conscience, dans le retranchement des joies inférieures et terrestres, la liberté du cœur et l'infini de l'amour ? Regardez le modèle de toutes, Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, « qui but à la source de la virginité l'amour et la lumière, en reposant sur le cœur de Jésus ». La virginité est incontestablement la perfection de l'amour et le but des grandes âmes : comment ne serait-elle pas goûtée de la jeunesse éprise d'idéal et rêveuse d'infini !

CHAPITRE XX

LE SECRET DE LA CHASTETÉ

La chasteté est d'observance difficile ; mais cette belle vertu a de si bonnes raisons, offre de si précieux avantages qu'aucun homme consciencieux ne peut hésiter à l'admettre et à se ranger virilement sous sa loi.

L'hygiène, la morale, la sociologie, la religion s'accordent à la recommander, à y voir une vertu nécessaire, un instrument essentiel de salut.

C'est l'hygiène d'abord qui défend les intérêts du corps et apporte son modeste, mais nécessaire témoignage. Elle énumère les maux variés et redoutables qui découlent de l'incontinence, les affections nerveuses de la moelle épinière et du cerveau, la blen-

norrhagie, la syphilis, la tuberculose, etc., elle leur oppose les avantages physiologiques de la chasteté et elle conclut sans peine : Voilà le remède ! C'est en vain que les débauchés incriminent à plaisir la continence : ils ne lui enlèveront pas l'avantage très appréciable de fortifier la santé, d'assurer le tempérament et de donner la longévité. Elle ne renverse pas non plus l'ordre de la nature, comme ils l'ont prétendu, elle le respecte et l'assure au contraire en attribuant aux organes leur vrai rôle et en orientant utilement la vie de chacun.

La continence ne sert pas seulement les intérêts du corps, elle contribue efficacement à la santé de l'âme en la sevrant d'une passion troublante et meurtrière et en canalisant des besoins impérieux, mais subordonnés à l'état matrimonial. Hors de cet état, la raison montre que le sens génital n'a pas d'objet et qu'il doit être rigoureusement réprimé. La morale corrobore utilement l'enseignement de la science.

La société qui repose sur les familles et les familles qui naissent du mariage ont besoin d'être efficacement protégées contre

les passions déchaînées de l'humaine nature. C'est la continence qui les défend : elle suffit à garder l'union conjugale et à en maintenir l'honneur. Sans le célibat chrétien, il n'y a pas de mariage. Et les faits démontrent cette vérité sans réplique. Partout où le vrai célibat disparaît avec la foi et son corollaire obligé, les bonnes mœurs, le mariage ne tarde pas à être ébranlé dans ses fondements par la fornication, l'adultère et les vices les plus abjects et à subir une déchéance irrémédiable : c'est ce qui se voit trop clairement aujourd'hui.

La continence est une vertu supérieure dont les mérites ne se comptent pas. Elle respecte l'ordre de la nature, maintient les droits de la raison et obéit à la loi de Dieu. En dépit des sarcasmes et des outrages qu'elle reçoit, en face de l'impiété triomphante et des mœurs relâchées de notre époque, elle défend simplement l'institution sacrée du mariage et honore la dignité humaine.

Et, malgré tous ces avantages, c'est une vertu dont l'accès est rude, peu engageant et rebute le grand nombre. Le monde

l'admire... quand il ne la calomnie pas, mais il la tient pour mystérieuse et incompréhensible.

Pourquoi?

La chasteté ne saurait être acceptée par le monde, parce que c'est une vertu *surhumaine.* Dieu seul nous en rend capables.

Pour arriver à la chasteté, il faut en tenir le merveilleux secret.

Or le *secret de la chasteté* c'est la grâce, secours gratuit du Ciel qui seconde le généreux effort de la volonté et la fait triompher sûrement de la nature.

Dieu ne refuse jamais son secours. Nous manquons souvent à la grâce, mais la grâce ne nous manque jamais, quand nous la demandons humblement, quand nous la méritons par notre bonne volonté, par nos généreux efforts. Ces efforts, on le sait d'ailleurs, se traduisent par la prière, la pratique des sacrements, surtout l'usage de la sainte communion, la dévotion aux saints, surtout à la Sainte Vierge, le travail, la participation aux œuvres de zèle et de charité.

Réduits à nos seules forces, nous

sommes incapables de pratiquer la vertu, de garder la pureté. Avec l'aide de Dieu, nous sommes forts : il nous prête le secours de son bras et nous rend facile le chemin de l'honneur.

Comment les malheureux qui ne partagent pas notre foi ou qui l'ont perdue sur les rudes sentiers de la vie comprendraient-ils cet ineffable mystère et s'accorderaient-ils avec nous ? Ils partent exclusivement de la *loi de nature ;* et, sans contester celle-ci, nous nous réclamons de la *loi divine* qui l'achève et la surpasse. Cette loi, on le sait, se résume dans les deux commandements :

Tu ne commettras pas de fornication;
Tu ne désireras pas la femme de ton prochain.

Commandements qu'on a l'habitude de traduire ainsi :

Luxurieux point ne seras
De corps ni de consentement.
L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement.

Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas

venu sur la terre pour détruire la loi ancienne, mais pour la confirmer et la compléter. Rejetant les erreurs et les turpitudes du paganisme, réformant les idées de son peuple, il a réhabilité la virginité et ennobli le mariage. Voilà le divin modèle et l'apôtre convaincant de la continence.

C'est à l'école du Christ et à son exemple que tous les chastes ont appris le chemin de la perfection et du Ciel, et ils ne seront pas trompés dans leur attente, et ils trouveront leur récompense. Ils en ont pour garant cette parole de Celui qui ne trompe pas et qui est et sera toujours :

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu !

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Imprimerie BUSSIÈRE. — Saint-Amand (Cher).



2[illegible] Paris.

BOULEA[illegible] massage, avec 8 planc[illegible] 1903. 2 fr. »»

FISCHER. — **Vade-mecum des maladies médico-chirurgicales du tube digestif**, à l'usage des médecins praticiens, in-18 cart., 1903 . . . . 4 fr. »»

FRUMERIE (De). — **La gymnastique de chambre sans appareils**, avec 32 figures explicatives, in-18, 1903 2 fr. »»

GARNAULT. — **Physiologie, hygiène et thérapeutique de la voix parlée et chantée**. Hygiène et maladies du chanteur et de l'orateur, in-12, cart., 1896, avec 82 fig. dans le texte . . . . 5 fr. »»

HAGEN et TOISON. — **Manuel pratique de diagnostic et de propédeutique** par Hagen, professeur à Leipzig, édition française profondément modifiée par le Dr J. Toison, professeur à Lille, in-8°, 1890, avec 18 fig. et 1 pl. . 6 fr. »»

JENNINGS. — **La guérison de la morphinomanie** sans souffrance, traduit de l'anglais par A. Balt, in-18 cart., 1902 . . . . 4 fr. »»

JOIRE (Dr Paul). — **Précis théorique et pratique de neuro-hypnologie, étude sur l'hypnotisme**, et les différents phénomènes nerveux, physiologiques et pathologiques qui s'y rattachent ; physiologie, pathologie, thérapeutique, médecine légale ; in-8°, 1891. . . . . 4 fr. »»

KRAFFT-EBING. — **Traité clinique de psychiatrie**. Trad. E. Laurent, gr. in-8, 1897 . . . . 20 fr. »»

LAURENT (Dr Emile). — **La neurasthénie**, causes et remèdes, 2e édit., entièrement refondue et augmentée, in-18, 1903 . . . . 3 fr. »»

LAURENT. — **Mariages consanguins et dégénérescence** Les mariages consanguins chez les anciens. Les mariages consanguins et la race. Unions consanguines chez les animaux. Conséquences et dégénérescence d'après la statistique. Unions entre consanguins et dégénérés, in-18, 1895, cartonné . . . . 2 fr. »»

LEVILLAIN. — **Essais de Neurologie clinique, neurasthénie de Beard et états neurasthéniformes**, in-12, 1896 . . . . 4 fr. »»

LINARIX. — **Sanatoria des Alpes françaises**. Guide pratique illustré de la Savoie et de la Haute Savoie, in-18, 1895, rel. souple . . . . 6 fr. »»

MALBEC. — **Consultations et ordonnances médicales. Formulaire méthodique et thérapeutique**. Préface du Dr J.-V. Laborde, in-18, 1902, cart . . . . . . 4 fr. »»

SALIS. — Manuel pratique de l'**astigmatisme**, sa détermination et sa correction, in-18, cart., 1898, 2 fr. 50, net 2 fr. 25

SURBLED. — **La vie à deux. Hygiène du mariage**, in-18, br., 1901. . . . . 3 fr. »»

— **L'Amour sain**, in-8°, 1903 . . . . 5 fr. »»

SAINT-AMAND, CHER. — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.